

DU 5 AU 25 JUILLET 2021

Direction Olivier Py

festival-avignon.com

REVUE DE PRESSE

FESTIVAL
D'AVIGNON

LAMENTA

ROSALBA TORRES GUERRERO ET KOEN AUGUSTIJNEN

7 8 9 | 11 12 13 14 15 JUILLET
COUR MINÉRALE - AVIGNON UNIVERSITÉ



Nom	Prénom	Support
PRESSE ÉCRITE NATIONALE		
MOUSSAOUI	RANA	AFP PARIS
GANDILLOT	SARAH	CAUSETTE
CHAUDON	MARIE VALENTINE	LA CROIX
YOKEL	NATHALIE	LA TERRASSE
BAVELIER	ARIANE	LE FIGARO
BOISSEAU	ROSITA	LE MONDE
DARGE	FABIENNE	LE MONDE
NOISETTE	PHILIPPE	LES ECHOS
ARVERS	FABIENNE	LES INROCKUPTIBLES
BEAUVALLET	EVE	LIBERATION
BOUCHEZ	EMMANUELLE	TELERAMA
VARLIN	FRANCOIS	THEATRAL MAGAZINE
CHATELET	CAROLINE	THEATRE(S) MAGAZINE

PRESSE ÉCRITE INTERNATIONALE		
AYOUB	GEORGINA	AL JADID (LIBAN)
TIELENS	FILIP	DE STANDAARD (BELGIQUE)
CURTOLO	ANGELO	IL SOLE- 24 ORE (ITALIE)
HULEC	VLADIMIR	JOURNAL TCHEQUE DU THEATRE (REPUBLIQUE TCHEQUE)
BAUDET	MARIE	LA LIBRE BELGIQUE (BELGIQUE)
DUPLAT	GUY	LA LIBRE BELGIQUE (BELGIQUE)
ROTH	JEAN JACQUES	LE MATIN DIMANCHE SUISSE (SUISSE)
WYNANTS	JEAN MARIE	LE SOIR (BELGIQUE)
RAUCHS	PAUL	LEZEBURGER LAND Luxembourg (LUXEMBOURG)
BOTELLA	SYLVIA	REVUE WALLONIE BRUXELLES INTERNATIONAL (BELGIQUE)
ZANETTA	JEROME	SCENES MAGAZINE (SUISSE)
CSETE	BORBALA	SZINHAZ- ES FILMMUVESZETI EGYETEM (HONGRIE)
LEE	HYUNJOO	THEATER CRITICS (COREE)

PRESSE ÉCRITE RÉGIONALE

LAURIN	MARYLINE	JOURNAL VENTILLO (PACA)
BRAUD	VINCENT	KOSTAR (BRETAGNE / PAYS DE LA LOIRE)
CARRAZ	DANIELE	LA PROVENCE AVIGNON (PACA)
ARMENGOL	LUIS	L'ART VUES (OCCITANIE)
PERIN	MICHELE	L'ECHO DU MARDI (PACA)
BAURET	SOPHIE	VAUCLUSE MATIN - LE DAUPHINE LIBERE (PACA)

RADIOS NATIONALES

WAGMAN	MATHILDE	FRANCE CULTURE "PAR LES TEMPS QUI COUR
FIORILE	THIERRY	FRANCE INFO - SERVICE CULTURE
LEROY	FANNY	FRANCE INTER "CA PEUT PAS FAIRE DE MAL"
GILLET	CAROLINE	FRANCE INTER "FOULE SENTIMENTALE"
GOUMARRE	LAURENT	FRANCE INTER "LE NOUVEAU RENDEZ-VOUS"
MALAMUT	ANDRE	RADIO SOLEIL "JEUX DE SCENE"
OZOUF	CHANTAL	RADIO SOLEIL "JEUX DE SCENE"
MAALOUF	MURIEL	RFI "VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES"
MENDES	SILVANO	RFI "VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES"
BOUTELOUP	LUCIE	RFI "VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES"
CADET	JEAN FRANCOIS	RFI "VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES"
PARADOU	PASCAL	RFI "VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES"
KUMOR	AGNIESZKA	RFI POLOGNE

RADIO INTERNATIONALE

SPRENG	EBERHARD	DEUTSCHLAND RADIO (ALLEMAGNE)
BARE	FRANCOISE	RTBF (BELGIQUE)

RADIO RÉGIONALE

TAIBI	FRANCOIS	RADIO FMR (MIDI-PYRENEES / LANGUEDOC-ROUSSILON)
-------	----------	---

TÉLÉVISION REGIONALE

CHOHIN	CHRISTOPHE	FRANCE 3 CENTRE - VAL DE LOIRE
--------	------------	--------------------------------

PRESSE DIGITALE NATIONALE

KOLAR	ELEONORE	ALCHIMIE DU VERBE
BORDERIE	OLIVIER	AOC
DE DOUHET	MARIANNE	AOC

FLANDRIN	MICHEL	BLOG.MICHEL.FLANDRIN
CHARRAS	GENEVIEVE	ESPACES MAGNETIQUES
SORBIER	MARIE	I/O GAZETTE
FREGAVILLE	OLIVIER	L'OEIL D'OLIVIER.FR
BARBAUD	MARIE-LAURE	M LA SCENE
GOUREVITCH	BRUNO	M LA SCENE
CONFAVREUX	JOSEPH	MEDIAPART
BEDARIDA	CATHERINE	MOUVEMENT
PORTNOY	PALOMA	REVOL
PANEGY	RICK	RICKETPICK.FR
COUTURIER	JEAN	THEATRE DU BLOG.FR
BLAUSTEIN	AMELIE	TOUTELACULTURE.COM
ROFE	DAVID	TOUTELACULTURE.COM

PRESSE DIGITALE INTERNATIONALE		
KAWAKITA	MASUMI	SCENE (JAPON)
VAN HETEREN	LUCIA	THEATERKRANT (PAYS-BAS)



RADIOS

▪ RFI

Sujets culture dans les journaux par Muriel Maalouf

Lundi 12 Juillet à 8h14

Sujet sur *Lamenta* avec l'interview de Rosalba Torres Guerrero & Koen Augustijnen

« Vous m'en direz des nouvelles » par Jean-François Cadet

Jeudi 8 Juillet de 17h à 17h35 à l'Hôtel d'Europe

Invités : Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen

▪ RADIO SOLEIL

« Jeux de scène » par André Malamut

Vendredi 16 juillet

Sujet sur les spectacles *Lamenta* et *Se souvenir de l'avenir*

AUDIO WEB

▪ L'ÉCHO DES PLANCHES

« D'esprits critiques » par Emmanuel Serafini

Dimanche 10 juillet

Emission enregistrée au Musée d'Angladon

Avec Sophie Bauret (Vaucluse Matin), Marie Blanc et Sarah Authesserre (l'écho des planches), Rick Panegy (Rick&Pick) et Raphaël Baptiste (L'Alchimie du Verbe)

Spectacles évoqués : *La Ceresaie*, *Fraternité*, *conte fantastique*, *Entre chien et loup*, *Kingdom*, *Hamlet à l'impératif*, *Lamenta*

▪ MICHEL-FLANDRIN.fr

Lundi 21 juin

interview de Rosalba Torres Guerrero pour *Lamenta*

VIDEO WEB

▪ RFI - CULTURE PRIME / SÉBASTIEN JEDOR ET MURIEL MAALOUF

Lundi 12 juillet

Lamenta, un ballet nourri de rituels de deuil

PRESSE ÉCRITE

► Le 23 mars 2021

Les Belges en nombre au Festival d'Avignon

Suspendu à l'évolution de la pandémie, le Festival d'Avignon annonce une édition 2021 enthousiasmante, où les créateurs belges occupent une place importante.

JEAN-MARIE WYNANTS

Anne-Cécile Vandalem, Fabrice Murgia, Koen Augustijnen et Rosalba Torrez Guerrero, Jan Martens, FC Bergman, Felwine Sarr et Dorcy Rugamba... Les artistes belges ou créant leurs spectacles en Belgique sont solidement représentés dans la prochaine édition du Festival d'Avignon, prévue du 5 au 25 juillet.

Sous réserve des éventuelles mesures sanitaires à venir, la manifestation théâtrale – annulée en 2020 – espère donc pouvoir se dérouler sans encombre. Ce mercredi, en tout cas, son directeur, Olivier Py, a dévoilé une programmation plutôt alléchante et qui rassemble, une fois n'est pas coutume, autant de femmes que d'hommes à la mise en scène. Du côté international, on retrouve notamment le Sud-Africain Brett Bailey, qui transpose le mythe de Samson à l'époque contemporaine, et l'Italienne Emma Dante, avec deux nouvelles productions,



Olivier Py, directeur du Festival d'Avignon, devant l'affiche de l'édition 2021. © CHRISTOPHE RAYNAUD-DE LAGE/

FESTIVAL D'AVIGNON.

► Le 23 mars 2021

Misericordia, sur le thème de la maternité, et *Pupo di Zuccherò-La Festa dei Morti*, évoquant la mémoire des morts et la solitude des vivants à partir de traditions du sud de l'Italie.

Quelques grands noms

La Brésilienne Christiane Jatahy sera à nouveau présente, avec *Entre chien et loup*, libre adaptation du film de Lars Von Trier, tandis que l'Espagnole Angelica Lidell, produite par le NT Gent, proposera *Liebestod el olor a sangre no se me quita de los ojos Juan Belmonte*, où elle fait se rencontrer l'art du torero et la musique de Wagner.

La chorégraphe Maguy Marin sera de retour dans la Cité des Papes, avec la création de *Y aller voir de plus près*, tandis que Dada Masilo fera se rencontrer la danse botswanaise et la musique de Stravinski dans *Sacrifice*. Quant à Tiago Rodrigues, il présentera dans la Cour d'Honneur une *Cerisaie* très attendue.

Du côté des artistes français, beaucoup de noms peu connus du public belge, qui retrouvera par contre plusieurs de nos créateurs. Anne-Cécile Vandalem créera son nouveau spectacle *Kingdom*, avec une distribution comptant de nombreux enfants. Il s'agit en effet de l'histoire d'une famille partie reconstruire une vie idéale au bout du monde dans la taïga sibérienne et, inévitablement, rattrapée par la réalité. Trois décennies d'une histoire familiale, sous le regard d'une équipe de cinéma qui passait par là, comme souvent dans les

spectacles de la metteuse en scène.

Avec *Lamenta*, Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen rassemblent une dizaine de danseurs et une quinzaine de musiciens grecs pour une évocation des chants et danses qui accompagnent ceux qui quittent la communauté à l'occasion d'un exil, d'un mariage, d'un décès...

Dans *Liberté, j'aurai habité ton rêve jusqu'au soir*, Felwine Sarr et Dorcy Rugamba, produits par le Théâtre de Namur, explorent l'idée de l'écriture comme art de résistance à travers les œuvres de René Char, Frantz Fanon et Felwine Sarr lui-même. Au Cloître des Célestins, Fabrice Murgia devrait trouver un écrin idéal pour son adaptation à la scène de *La dernière nuit du monde*, de Laurent Gaudé. Le metteur en scène et actuel directeur du Théâtre national redeviendra comédien à cette occasion, aux côtés de Nancy Nkusi. Enfin, dix-sept danseurs seront rassemblés pour *Any attempt will end in crushed bodies and shattered bones*, du chorégraphe flamand Jan Martens, tandis que le toujours étonnant FC Bergman racontera l'odyssée peu banale d'un... mouton, dans *The Sheep Song*.

Un petit air de Belgique que les intéressés espèrent pouvoir faire partager au plus grand nombre cet été.

Festival d'Avignon, du 5 au 25 juillet,

www.festival-avignon.com, ouverture prévue de la billetterie à partir du 5 juin sur internet et du 12 juin par téléphone.

Parmi les 46 spectacles... de grands noms de la scène internationale

Sophie BAURET

“Se souvenir de l’avenir”... tel est le thème de la 75^e édition du Festival d’Avignon. Il y a dans cette programmation de 46 spectacles des utopies, des dystopies, sans doute un rêve commun, une grande place faite au féminin et à la question transgénérationnelle. Il y a ce souvenir du rêve artistique de l’an dernier. Ainsi viennent des artistes qui n’ont pas pu faire vivre ou mettre à jour leur création... Angélica Liddell, découverte au Festival en 2010 (Casa de la fuerza) avec “Liebestod, l’odeur du sang ne me quitte pas des yeux” où elle convoque le Tristan et Isolde de Wagner et le toréador Juan Belmonte.

► **Hamlet, le “Feuilleton de l’été”**
Olivier Py s’empare du mythe d’Hamlet et en fait le “Feuilleton de l’été” au Jardin Ceccano. Frédéric Bélier-Garcia met en scène sa maman, Nicole Garcia, dans “Royan”, un professeur de français confronté au suicide d’une adolescente. Emma Dante (Le Sorelle Macaluso en 2014 et Bestie di scena en 2017) revient avec “Misericordia” sur le thème de la maternité et “La statuette de sucre ou la fête des morts”. Brett Bailey transpose le mythe de “Samson”. Laëtitia Guédon offre une adaptation libre du mythe de “Penthésilée. e. s”, la reine des amazones. Sans oublier une opérette d’Offenbach “Le 66 !” de Victoria Duhamel, le chorégraphe

Jan Martens (invité en 2018 avec son solo “Ode to the Attempt”), la cérémonie du mafé dans “Autophagie” d’Eva Doumbia, l’hommage à la pédagogie d’Antoine Vitez d’Eric Louis, le “Lamenta” de la chorégraphe Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen et “Le musée” de Bashar Murkus. Mais aussi Felwine Sarr qui revient avec Dorcy Rugamba : “Liberté, j’aurai habité ton rêve...”.

► Isabelle Huppert dans le rôle de Lioubov

Temps fort de cette édition, le retour d’Isabelle Huppert dans la Cour au premier jour (Médée en l’an 2000 et lecture de textes de Sade en 2015). Elle endosse le rôle de Lioubov dans la Cerisaie de Tchekhov sous la direction de Tiago Rodrigues, déjà venu avec Antoine et Cléopâtre en 2015, puis Sopra en 2017. L’ouverture du Festival se fera en amont avec “Entre chien et loup” d’après le film de Lars von Trier (Dogville) dans une mise en scène de Christiane Jatahy (découverte en 2018 avec Le présent qui déborde). Le chorégraphe Dimitris Papaioannou, qui devait faire l’ouverture dans la Cour en 2020 propose cette année “Ink”, un duo masculin puissant et rafraîchissant. Les retours de Maguy Marin avec “Y aller voir de plus près”, Madeleine Louarn et Jean-François Auguste avec “Gulliver”, Anne-Cécile Vandalem qui clôt sa

trilogie sur la fin de l’humanité avec “Kingdom” (après Tristesse en 2016 et Arctique en 2018), FC Bergman avec “The ship song” (Le pays de Nod en 2016), Chloé Dabert avec “Le mur invisible” (Iphigénie en 2018), Fabrice Murgia avec “La dernière nuit du monde” de Laurent Gaudé (Notre peur de n’être en 2014), Caroline Guiela Nguyen avec “Fraternité Conte Fantastique” (Saigon en 2017), Phia Ménard (Saison sèche en 2018), Marcos Morau (Oskara en 2019)... et puis la présence réjouissante de Denis Lavant dans “Mister Tambourine Man” et d’innombrables découvertes... comme les artistes Nathalie Béasse, Baptiste Amman, Alice Laloy, Kornel Mundruczo, Mylène Benoît, Pantelis Dentakis... et une trilogie Molière par le collectif du Nouveau Théâtre Populaire. Et c’est ainsi que l’on se prend à rêver de la 75^e édition du Festival... que l’on rêve de la voir s’incarner !



CULTURE

THÉÂTRE

Un programme pour « se souvenir de l'avenir »

« ON Y CROIT ! » : c'est le message principal envoyé par Olivier Py, ainsi que par toutes les tutelles, mercredi 24 mars, lors de l'annonce du programme du 75^e Festival d'Avignon, prévu pour se dérouler du 5 au 25 juillet. On a d'autant plus envie d'y croire que le programme dévoilé par le directeur du festival est de haute tenue, sans en rabattre, malgré le contexte sanitaire, sur l'exigence artistique ni sur la dimension internationale de la manifestation créée par Jean Vilar en 1947.

L'ouverture de cette édition résolument féminine, féministe et diverse, dont le thème est « Se souvenir de l'avenir », a été confiée à deux femmes puissantes. Isabelle Huppert fera son grand retour dans la Cour d'honneur du Palais des papes, en jouant dans *La Cerisaie*, de Tchekhov, sous la direction du Portugais Tiago Rodrigues. La metteuse en scène brésilienne Christiane Jatahy proposera *Entre chien et loup*, création inspirée par *Dogville* (2003), de Lars von Trier.

Du côté des grands artistes étrangers, on retrouvera également l'Espagnole Angélica Liddell, avec *L'odeur du sang*

ne me quitte pas des yeux; la Sicilienne Emma Dante, avec deux créations, *Misericordia* et *Pupo di zucchero*; le Sud-Africain Brett Bailey, avec *Samson*; les Belges Anne-Cécile Vandalem, avec *Kingdom*, et du groupe FC Bergman, avec *The Sheep Song*; le Hongrois Kornel Mundruczo, avec *Une femme en pièces*.

Diversité

Moins connus, et donc à découvrir, le Rwandais Dorcy Rugamba et le Sénégalais Felwine Sarr s'associent pour proposer *Liberté, j'aurai habité ton rêve jusqu'au dernier soir*, d'après René Char et Frantz Fanon. Le jeune Palestinien Bashar Murkus doit venir de Haïfa avec

une proposition intitulée *Le Musée*. Le Grec Pantelis Dentakis mêle vidéo et marionnettes miniatures pour adapter *La Petite Fille dans la forêt profonde* (2008), de Philippe Minyana.

Une même diversité se retrouve chez les Français. Caroline Guiela Nguyen est conviée avec *Fraternité, conte fantastique*, premier volet d'un cycle théâtral; Laëtitia Guédon met en scène *Penthesilée.s - Amazonomachie*, de Marie Dilasser. Le jeune et très doué Baptiste Amann retrouve Avignon, d'où il vient, avec sa trilogie *Des territoires*. Laurent Gaudé a écrit *La Dernière Nuit du monde* (Actes Sud, 72 pages, 11 euros), dont s'empare Fabrice Murgia. Eva Doumbia propose *Autophagies (Histoires de bananes, riz, tomates, cacahuètes, palmiers)...* Nicole Garcia joue Marie NDiaye, dans *Royan. La professeure de français* (Gallimard, 2020). Lola Lafon et Chloé Dabert se retrouvent autour du *Mur invisible* (Actes Sud, 1992), fantastique texte de Marlen Haushofer. Victoria Duhamel exhume une opérette oubliée d'Offenbach, *Le 66*!

On compte aussi un certain nombre d'« indisciplinaires » ou d'inclassables: Théo Mercier avec *Outremonde*, à la fois une exposition et un spectacle; Nathalie Béasse, avec *Ceux-qui-vont-contre-le-vent*; Mylène Benoit, avec *Archée*; Phia Ménard, avec *La Trilogie des contes immoraux (pour Europe)*; Madeleine Louarn et son ensemble Catalyse d'acteurs handicapés, avec *Gulliver*,

le Dernier Voyage. On pourra découvrir une troupe de jeunes gens réunis sous le nom de Nouveau Théâtre populaire, proposant *Le Ciel, la Nuit et la Fête*, soit *Le Tartuffe*, *Dom Juan* et *Psyché*, de Molière.

Désormais incontournables dans la programmation du « in », les spectacles jeune public, le spectacle itinérant, prévu pour tourner dans toute la région, et le feuilleton théâtral sont bien au rendez-vous – un feuilleton dont se charge Olivier Py, avec *Hamlet à l'impératif*!

La danse est bien présente dans cette édition qui voit notamment le retour de Maguy Marin, avec *Y aller voir de plus près*. Sont aussi au menu Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen, avec *Lamenta*; la Sud-Africaine Dada Masilo, avec *Le Sacrifice*; Jan Martens, avec *Any Attempt Will End in Crushed Bodies...*; Dimitris Papaioannou, avec *Ink*. Enfin, c'est le chorégraphe espagnol Marcos Morau qui a été choisi pour la deuxième création dans la Cour d'honneur, *Sonoma*. On y croit! ■

F. DA.



Festival d'Avignon DU 5 AU 25 JUILLET



« Entre chien et loup » de Christiane Jatahy, en ouverture du 75^{ème} festival d'Avignon

© Magali Dougnon

46 spectacles, 70 débats et rencontres, 40 lectures et deux expositions sont à l'affiche du 75^{ème} festival d'Avignon. Ces propositions, données dans une quarantaine de lieux, se caractérisent par une forte présence féminine et internationale.

« La réunion d'Avignon une fois par an nous apprend à nous souvenir qu'une vie ne peut s'enfermer dans un présent narcissique ou dans un passé d'amertume. À Avignon, tout le monde a droit à la jeunesse car il ne s'agit pas de biologie mais de capacité à désirer ce qui vient, l'inconnu, l'imprescrit, l'inattendu, l'inespéré. » Ce sont les mots d'Olivier Py, directeur du festival d'Avignon dont la précédente édition avait été annulée, pour présenter cette 75^{ème} édition qui incite à « Se souvenir de l'avenir » comme l'intitule son directeur dans l'éditorial du programme.

Edition à forte tonalité féministe, à l'image d'Isabelle Huppert qui fera son grand retour, depuis le *Médée* de Jacques Lassalle en 2000, en jouant cette fois-ci dans *La Cerisaie* de Tchekhov, sous la direction du Portugais Tiago Rodrigues. Autre figure féminine de l'ouverture du festival, la metteuse en scène brésilienne Christiane Jatahy qui proposera *Entre chien et loup*, création inspirée par *Dogville* (2003) de Lars von Trier, évoquant l'histoire d'hommes et de femmes fuyant un régime fasciste et ses milices. Cette programmation est aussi internationale, puisqu'on retrouve l'Espagnole Angélica Liddell, avec *L'odeur du sang ne me quitte pas des yeux* ; la Sicilienne Emma Dante, avec deux créations, *Misericordia* et *Pupo di zucchero* ; le Sud-Africain Brett Bailey, avec *Samson* ; les Belges Anne-Cécile Vandalem, avec *Kingdom*, le groupe FC Bergman, avec *The Sheep Song* ; le Hongrois Kornel Mundruczo, avec *Une femme en pièces*.

Découvertes

Le festival n'hésite pas à présenter des nouveaux talents : le Rwandais Dorcy Rugamba et le Sénégalais Felwine Sarr Ul qui s'associent pour proposer *Liberté, j'aurai habité ton rêve jusqu'au*

dernier soir, d'après René Char et Frantz Fanon ; le jeune Palestinien Bashar Murkus propose une pièce intitulée *Le Musée* ; le Grec Pantelis Dentakakis mêle vidéo et marionnettes miniatures dans *La Petite Fille dans la forêt profonde* de Philippe Minyana.

Côté français, Fabrice Murgia s'empare du livre de Laurent Gaudé *La Dernière Nuit du monde*, Caroline Guiela Nguyen participe avec *Fraternité*, conte fantastique, premier volet d'un cycle théâtral, Laëtitia Guédon met en scène *Penthésilée.e.s - Amazonomachie*, de Marie Dilasser.

À voir encore, la trilogie *Des territoires* de Baptiste Amann, *Autophagies* d'Eva Doumbia, Nicole Garcia dans *Royan*. La professeure de français de Marie NDiaye, Lola Lafon et Chloé Dabert dans *Mur invisible*, texte de Marlen Haushofer, tandis que Victoria Duhamel présentera une opérette oubliée d'Offenbach, *Le 66 !* Molière est également à l'honneur pour le 400^e anniversaire de sa naissance, avec la troupe du Nouveau Théâtre populaire qui propose un spectacle de près de sept heures revisitant son répertoire.

On y danse

La danse est aussi présente avec le chorégraphe espagnol Marcos Morau a été choisi pour la deuxième création dans la Cour d'honneur, *Sonoma*. Cette édition voit aussi le retour de Maguy Marin, avec *Y aller voir de plus près*, et comptera la présence de Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen, avec *Lamenta* ; la Sud-Africaine Dada Masilo, avec *Le Sacrifice* ; Jan Martens, avec *Any Attempt Will End in Crushed Bodies* ou encore Dimitris Papaioannou, avec *Ink*. **L.A. festival-avignon.com**

Un festival Off moins pléthorique du 7 au 31 juillet

Compte tenu des contraintes sanitaires, le Off est soumis à une cure d'amaigrissement, mais il y en aura quand même pour tous les goûts. Environ mille spectacles devraient y être proposés, soit un tiers de moins qu'en 2019. Une décroissance qui peut amener le Off à se pencher sur son mode de croissance et devrait permettre aux spectacles de mieux trouver leur public. **festivallavignon.com**



Programme de la 75e édition du Festival d'Avignon IN

Entre chien et loup, d'après Lars von Trier,
mise en scène Christiane Jatahy
5/12 Juillet
L'autre scène du Grand Avignon - Vedène

La Cerisaie, d'Anton Tchekhov, mise en scène
Tiago Rodrigues, avec Isabelle Huppert
5/17 Juillet
Cour d'honneur du Palais des papes

Proche, exposition de Grégoire Korganow
5/24 Juillet
église des Célestins

Outremonde, de Théo Mercier
exposition 5/25 Juillet
spectacle 10/20 Juillet
Collection Lambert

Bouger les lignes / Histoires de cartes
de Paul Cox et Nicolas Doutey
mise en scène Bérangère Vantusso
6/9 Juillet
Chapelle des Pénitents Blancs

Hamlet à l'impératif !,
mise en scène Olivier Py
6/23 Juillet
Jardin de La bibliothèque Ceccano

Penthésilé - e - s Amazonomachie, de Marie
Dilasser, mise en scène Laëticia Guédon
6/13 Juillet
La Chartreuse Villeneuve Lez Avignon

Fraternité Conte fantastique,
de Caroline Guiela Nguyen
6/14 Juillet
La Fabrica

L'odeur du sang ne me quitte pas des yeux
Histoire(s) du théâtre III, d'Angélica Liddell
6/13 Juillet
Opéra Confluence

Samson, mise en scène Brett Bailey
6/13 Juillet
Gymnase du lycée Aubanel

Mister Tambourine Man, de Eugène Durif
mise en scène Karelle Prugnaud
6/24 Juillet
Spectacle itinérant

Ceux-qui-vont-contre-le-vent
de et mise en scène Nathalie Béasse
6/13 Juillet
Cloître des Carmes

Kingdom, d'Anne-Cécile Vandalem
6/14 Juillet
Cour du lycée Saint-Joseph

Y aller voir de plus près
chorégraphie Maguy Marin
7/15 juillet
Théâtre Benoît-XII

Des Territoires, trilogie de Baptiste Amann
7/12 juillet
Gymnase du lycée Mistral

La Dernière nuit du monde, de Laurent
Gaudé, mise en scène Fabrice Murgia
7/13 juillet
Cloître des Célestins

Lamenta, Rosalba Torres Guerrero et Koen
Augustijnen
7/15 juillet
Cour minérale - Avignon Université

Pinocchio (live) #2, d'Alice Laloy
8/12 juillet
Gymnase du lycée Saint-Joseph

Le 66 !, de Offenbach, Pittaud de Forges et
Laurencin, mise en scène Victoria Duhamel
13/16 juillet
Chapelle des Pénitents Blancs

Se souvenir de l'avenir
Edgar Morin et Nicolas Truong
13 juillet
Cour d'honneur du Palais des papes

**Autophagies. Histoires de bananes, riz, to-
mates, cacahuètes, palmiers. Et puis des
fruits, du sucre, du chocolat**, d'Eva Doumbia
14/20 juillet
Complexe socioculturel de la Barbière

De toute façon, j'ai très peu de souvenirs
Éric Louis, avec les écoles ENSATT et ERAC
15/18 juillet
Gymnase du lycée Saint-Joseph

**Liberté, j'aurai habité ton rêve jusqu'au der-
nier soir**, d'après René Char et Frantz Fanon,
mise en scène Felwine Sarr et Dorcy Rugamba
15/20 juillet
Collection Lambert

The Sheep Song, mise en scène FC Bergman
16/25 juillet
L'Autre Scène du Grand Avignon - Vedène

Misericordia, mise en scène Emma Dante
16/23 juillet
Gymnase du lycée Mistral

La Statuette de sucre - La Fête des morts
de Emma Dante
16/23 juillet
Gymnase du lycée Mistral

Royan, la professeure de français, de Marie
NDiaye, mise en scène Frédéric Béliet-Gar-
cia, avec Nicole Garcia
17/25 juillet
La Chartreuse Villeneuve lez Avignon

Une Femme en pièces, de Kata Wéber
mise en scène Kornél Mundruczó
17/25 juillet
Gymnase du lycée Aubanel

Archée, mise en scène Mylène Benoît
17/23 juillet
Cloître des Célestins

Le Sacrifice, chorégraphie Dada Masilo
17/24 juillet
Cloître des Carmes

La Trilogie des Contes Immoraux
Phia Ménard
18/24 juillet
lieu à confirmer

**Any attempt will end in crushed bodies
and shattered bones**, de Jan Martens
18/25 juillet
Cour du lycée Saint-Joseph

Gulliver Le Dernier Voyage, d'après Jona-
than Swift, mise en scène Madeleine Louarn
et Jean-François Auguste
19/24 juillet
Théâtre Benoît-XII

Ink, chorégraphie Dimitris Papaioannou
20/25 juillet
La Fabrica

**Le Ciel, la Nuit et la Fête (Le Tartuffe /
Dom Juan / Psyché de Molière)**, mise en
scène Nouveau Théâtre Populaire
20/25 juillet
Cour minérale - Avignon Université

Le Musée, mise en scène Bashar Murkus
20/25 juillet
Chapelle des Pénitents blancs

Le Mur invisible, de Marlen Haushofer
mise en scène Lola Lafon et Chloé Dabert
21/23 juillet
Cour du Musée Calvet

Sonoma, chorégraphie Marcos Morau
21/25 juillet
Cour d'honneur du Palais des papes

La Petite dans la forêt profonde, de Philippe
Minyana, mise en scène Pantelis Dektakis
22/24 juillet
Gymnase du lycée Saint-Joseph



L'INTERVIEW AI AIN PI ATFI

Depuis la Belgique, quel regard portes-tu sur l'année « Covid » écoulée ?

J'ai des sentiments très partagés sur ce sujet. Cet arrêt m'a fait vivre un ralentissement des choses qui m'a fait du bien (*Sourire*). J'ai vu aussi comment ça a été l'horreur autour de moi, pour les amis ou certains artistes qui ont dû faire face pour survivre, surtout chez les indépendants. Maintenant que les portes se rouvrent peu à peu, l'hésitation du public est toujours là, nous devons le convaincre de venir. Il y a un côté positif à tout cela et en même temps le sentiment extrêmement douloureux de s'être senti non essentiel. Comment notre milieu va-t-il réagir, quelle créativité va émerger ? Ce sera un signe de ce qui s'est passé, est-ce que nous allons juste continuer ? Je ne le sais pas encore.

Tu n'es pas attaché à un répertoire ; en dehors de *Out of context* tu ne faisais jamais de reprise de tes spectacles. Puis en 2020 tu as remonté *C(h)œur - 10 ans après* et maintenant *Gardenia*. Pourquoi ce changement de direction ?

Pour des raisons différentes. Pour *Out of context*, c'est parti des danseurs qui disaient vouloir se revoir chaque année et sentir comment on vieillit dans une pièce. Je trouvais cela très beau et romantique. Je les ai donc soutenus ; la pièce tourne une fois par an notamment avec Rosalba Torres Guerrero, qui sera cette année avec Koen Augustijnen dans le In d'Avignon avec *Lamenta*. Cette idée, « est-ce qu'il y a encore des traces qui restent ? », m'intéressait beaucoup. Pour *Gardenia - 10 ans après*, ce sont les acteurs et Frank van Laecke, avec qui j'ai créé cette pièce, qui voulaient poursuivre l'aventure. Pour me convaincre, l'équipe m'a dit que depuis dix ans ils n'avaient pas défait leurs valises, toujours prêts à reprendre

la tournée internationale commencée en 2010 au Festival In d'Avignon. Ils ont presque tous entre 68 et 79 ans et c'est très troublant de travailler avec des corps et des âmes vieillissants. On doit les soutenir d'une autre façon, bien sûr leur mobilité est entravée, mais ça reste quand même très excitant de voir des personnes de cet âge-là avec « des plumes dans le cul ! »

Comment cette question du genre et de la transsexualité a-t-elle évolué ?

On voit que les choses ont beaucoup changé, donc comment cette pièce va-t-elle parler à la génération d'aujourd'hui ? *Gardenia* raconte l'histoire de vie très spécifique d'un groupe de vieux artistes

travestis de cabaret. Certaines personnes qui ont vu le spectacle en répétition nous ont dit que l'on réalisait avec émotion qu'ils étaient les soldats de la Première Guerre mondiale de ce mouvement LGBTQIA2+ et transgenre... que l'on vit aujourd'hui. Ce sont eux qui ont commencé à faire bouger les choses et c'est donc très touchant de les voir à nouveau sur scène. Nous avons posé la question de cette évolution à Stan Monstrey, un chirurgien plastique et une sommité mondiale dans le domaine de la chirurgie transgenre. Ce qui ressort de positif, c'est que même si cela reste très exceptionnel, nous sommes de moins en moins dans le spectaculaire... J'ai du mal à utiliser les mots « normal » et « anormal »... Ça se passe avec moins de traumatisme, de répulsion.

Tu te posais la question de savoir ce qu'il va rester de ce que les artistes créent. Est-ce que maintenant tu te questionnes sur ce qu'il va rester de l'œuvre de Platel ?

Non, vraiment pas ! (*Rires*) Ce n'est pas important pour moi. Personne n'a à

demande la permission d'utiliser mes pièces, ils peuvent en faire ce qu'ils veulent. À mon âge, je constate que les traces que j'ai laissées sont des traces très individuelles, notamment parmi les artistes ou personnes avec qui j'ai travaillé ou dans le public. Je suis conscient de cela et j'en suis très touché. Mais les hommages ou un répertoire que l'on peut encore voir ne m'intéressent pas. Tout à été un grand jeu que j'ai adoré faire, c'est tout ! Je préfère penser aux choses existantes qui me restent encore à faire qu'aux traces du passé. Par contre, je suis curieux de l'impact qu'aura le film *Why we fight* ? que j'ai fait avec Mirjam Devriendt sur mon spectacle *Nicht Schlaffen* avec notamment Samir M'Kirech qui vit à Marseille.

Est-ce important pour toi d'être présent dans la dernière édition de Jan Goossens et de ta dramaturge Hildegard De Vuyst ?

C'était un cadeau de présenter *Out of Context* ici. Je suis ravi de revoir Jan, de revenir à Marseille, j'aime cette ville et je

sais que ce festival est particulier... c'est cela qui me plaît. Et le fait que quand je vais être là, j'aurai l'occasion de voir des choses, des projets en cours, de rencontrer des gens, d'être témoin de ce qui se passe au niveau du travail ici et c'est ça qui est formidable. Je n'ai pas besoin de faire d'hommage à Jan, il est perpétuel, je l'estime tellement et je le suivrai où il ira. Et concernant Hildegard, qui travaille avec nous aux Ballets C de la B, c'est une relation très intense et enrichissante.

Un message de fin en cette période compliquée ?

Quoi qu'il arrive, n'oublie jamais de vivre !

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE ANEZIN

Gardenia - 10 ans après par les Ballets C de la B : les 1^{er} et 2/07 à la Friche la Belle de Mai (41 rue Jobin, 3^e), dans le cadre du Festival de Marseille.
Rens. : www.festivaldemarseille.com

Pour en (sa)voir plus :
www.lesballetscdela.be/fr/



LE FESTIVAL D'Avignon

Le soleil de Grèce brille dans la Cité des papes

REPORTAGE | Le pays méditerranéen a inspiré quatre spectacles présentés cet été dans le cadre du Festival

ATHÈNES (GRÈCE) - envoyée spéciale

Enfin ! Depuis le 15 mai, après sept mois de confinement, la Grèce retrouve sa vie estivale, ses touristes. Les consignes sont strictes et respectées. A Athènes, la vigilance est de mise dans les restaurants, dont les serveurs sortent parfois un mètre ruban pour mesurer l'espace entre les tables. Si la foule ne tanguait pas encore sur l'Acropole, elle défilait dans le centre, mercredi 16 juin, journée de grève générale pour protester contre une nouvelle mesure du gouvernement visant à augmenter le temps de travail. Athènes est là, chaotique, tiraillée. Vue d'en haut, la beauté d'un immense tapis urbain blanc craquelé d'éclats brillants. Au ras du sol, un gruyère, ruines à droite, champs de fouilles à gauche, maisons à l'abandon, colonnes et graffitis pour des histoires à ciel ouvert.

Programmés avec leur spectacle *Lamenta* à Peiraios 260, impressionnante friche industrielle située à vingt minutes du centre en allant vers le port du Pirée, les chorégraphes Koen Augustijnen et Rosalba Torres Guerrero s'inquiètent. La seconde représentation de la pièce inspirée par des musiques de l'Épire, région située dans le nord de la Grèce, et interprétée par des danseurs contemporains grecs aura-t-elle lieu ? Une danseuse s'est blessée lors de la première, le 15 juin. « Ils étaient neuf en scène à l'origine, puis huit hier soir et maintenant sept, résume, un brin soucieuse, Rosalba Torres Guerrero. Ce confinement très long a énormément fragilisé les artistes. »

Lancé en 2018, *Lamenta* s'est tissé au gré de séjours de Koen Augustijnen en Épire. « J'ai assisté à de nombreuses fêtes, passant d'une soirée à l'autre, d'un village à l'autre, en vivant ces marathons qui durent toute la nuit, se souvient-il. J'y ai découvert les mirolois, ces lamentations chantées pour les morts mais aussi pour les exils, les adieux, les mariages et les séparations. C'est à partir de ces musiques que nous avons commencé

à élaborer le spectacle. »

En complicité avec la musicienne Xanthoula Dakovanou, directrice du Kerasovo Festival, et son mari, Taxiarchis Vasilakos, présent sur scène, une série de musiques a été enregistrée en février 2020. Elle sert de

fil dramaturgique à la pièce. « *Les sons viennent d'Épire, mais les danses traditionnelles dont nous nous sommes inspirés sont originaires de différentes régions de Grèce*, poursuit Rosalba Torres Guerrero. *Elles ont été proposées par les interprètes. Elles sont très enracinées, avec les pieds qui tapent le sol pendant que les mains frappent la poitrine. Elles sont terrestres et célestes.* »

Au cœur de l'intense spirale de *Lamenta* se love le *dalkas*, état difficile à décrire comme peut l'être un désir insatisfait, un vague à l'âme. « *Le dalkas est ce quelque chose qui nous brûle à l'intérieur, glisse le chorégraphe grec Dimitris Papaioannou. Quand on est ivre et qu'on danse le zeibekiko, par exemple, on joue avec notre équilibre et le dalkas qui nous domine, en essayant de garder notre aplomb.* » Assis dans un café, il ouvre largement les bras et se balance doucement. Visiblement en pleine forme, il profite d'une journée de repos dans sa ville natale. Deux de ses pièces sont en tournée : *Transverse orientation*, qui aurait dû faire l'ouverture d'Avignon 2020 dans la Cour d'honneur du Palais des papes, et *Ink*, duo à l'affiche du Festival cet été, créé pendant le confinement de mars à avril 2020.

Sans piéger le metteur en scène des Jeux olympiques d'Athènes de 2004 dans une nasse de motifs uniquement grecs, son travail en réverbère des éclats tranchants. Lors d'une rencontre en 2017, il confiait : « *J'ai découvert au fil des années que mon approche des images et des situations était nourrie de mon héritage culturel grec et d'une harmonie, d'une mesure émotionnelle reçue des Grecs anciens.* » Des éléments mythologiques incrustent son art instable du chaos et du fragment. L'eau et l'île y sont matricielles. Alors que le taureau, animal dans la



peau duquel Zeus apparaît pour ses multiples tribulations sexuelles, et le minotaure sont les figures centrales de *Transverse orientation*, c'est le poulpe qui crache dans *Ink*. « L'une de mes sources d'inspiration est la violence des pêcheurs grecs lorsqu'ils frappent les poulpes sur les rochers pour ramollir leur chair avant de la cuisiner, décrit-il. C'est un souvenir de jeunesse. J'ai vu ça de nombreuses fois et la violence de cet acte profondément sexuel m'a fasciné. Je l'ai toujours considéré comme une performance. »

Beauté monstrueuse

Autour de cet animal « dont la forme atypique est presque extraterrestre », Dimitris Papaioannou, présent sur scène avec Suka Horn, a imaginé une poche noyée d'encre et d'eau. « Le poulpe crache l'encre pour se protéger et en faire un bouclier, dit-il. Mais c'est également la matière du dessin et de l'écriture. Elle se mélange avec l'eau, pluie de désir, flot de libido incontrôlée, que j'essaie de manipuler. » Dans cette lutte autour des figures père-fils, maître-disciple, la nudité, fière, tranquille, rayonne. Elle rime avec beauté. « Elle est celle de la jeunesse, de l'athlète et du guerrier, précise-t-il. Avec un arôme d'hom-

érotisme. J'aime le corps humain. Je l'aime en tant qu'animal, être sexuel et sensuel. C'est pourquoi je l'utilise tant dans mes pièces. La quête de beauté est aussi un moyen d'atteindre la vérité. Je suis obsédé par la beauté sous toutes ses formes, et pas seulement esthétique. Elle peut aussi être monstrueuse. »

Cette monstruosité surgit plein pot dans le spectacle *La Petite dans la forêt profonde*, mis en scène par Pantelis Dentakis, autour du mythe grec de Philomèle et Procné, revu par Philippe Minyana. Procné, épouse de Térée, demande à son mari d'aller chercher sa sœur Philomèle. Sur la route, Térée viole la jeune femme et lui coupe la langue. Il raconte à sa femme que sa sœur s'est noyée. Procné et Philomèle se vengeront en tuant le fils de Térée et en le lui faisant manger.

« C'est une fable cruelle comme il y en a beaucoup dans la mythologie grecque, je crois que l'être humain aime voir le diable sur scène, explique Pantelis Dentakis. J'ai lu cette pièce il y a six ans et j'ai commencé à imaginer un spectacle avec des Playmobil. Et puis j'ai découvert les sculptures de la plasticienne Kleio Gizeli. Des miniatures sont manipulées par deux acteurs qui disent le texte. Ces comédiens endossent ainsi le rôle des dieux qui gouvernent les

hommes. Et, curieusement, la question du destin prend une autre couleur à travers ces petits personnages dominés par quelque chose qui les dépasse. Mais cela reste d'une grande violence : la fille innocente devient un monstre, comme celui qui l'a violée. »

Pantelis Dentakis, qui mène de front une carrière de metteur en scène, d'acteur et de professeur, aime raconter des histoires. Son évocation du Pirée, ville portuaire dans le prolongement d'Athènes « mais complètement différente », où il est né, donne une indication sur la charge émotionnelle

souterraine de son travail. « Le Pirée est plus populaire qu'Athènes, poursuit-il. On y parle de façon plus familière. Tout est relié à la vie maritime, celle des navires de commerce et des bateaux de plaisance. Il y a beaucoup de gars durs à cuire qui sont toujours prêts à se battre pour l'honneur de leur petite amie. On utilise encore souvent l'expression "un mec du Pirée". La majorité de ses habitants sont des descendants des habitants des îles de la mer Egée, des réfugiés arméniens ou des Grecs d'Asie mineure. J'ai vécu dans un quartier coupé en deux : d'un côté, les gens de droite et les royalistes, et, de l'autre, la gauche et les communistes. Plein de choses nous séparaient mais deux autres nous rassemblaient : le club de foot Olympiakos et la promenade en fin de journée sur le port. »

Mémoire sanglante

C'est précisément une carte postale du Pirée que la chorégraphe Maguy Marin a apposée en tête de la présentation de sa nouvelle pièce, intitulée *Y aller voir de plus près*. Elle s'y empare d'un chapitre de l'Histoire de la guerre du Péloponnèse, de Thucydide, philosophe et stratège né vers 460 avant Jésus-Christ. « Le conflit a duré trente ans et fait basculer la démocratie athénienne dans la dictature, commente-t-elle. A travers le texte de cet historien, je questionne la façon dont la volonté d'être vainqueur mène souvent au désastre. J'ai travaillé sur la géographie de la Grèce, où je suis beaucoup allée, ses villes anciennes, ses îles, mais aussi plus largement la Méditerranée, qui nous relie et qui est devenue un vrai cimetière. » Avec quatre interprètes en scène, Maguy Marin fouille une fois encore les couches sanglantes de la mémoire et de l'appétit humain pour la domination. ■

R. BU



À VOIR

LAMENTA

de Koen Augustijn et Rosalba Torres Guerrero. Université d'Avignon, du 7 au 15 juillet (relâche le 10), à 22 heures. Durée : 1 h 10.

INK

de Dimitris

Papaioannou.

La FabricA, du 20 au 25 juillet (relâche le 23), à 15 heures. Durée : 50 min.

LA PETITE DANS

LA FORÊT PROFONDE

de Philippe Minyana, mis en scène par Pantelis Dentakis. Gymnase du lycée Saint-Joseph, du 22 au 24 juillet, à 11 heures et 15 heures. Durée : 1 heure.

Y ALLER VOIR

DE PLUS PRÈS

de Maguy Marin. Théâtre Benoît-XII, du 7 au 15 juillet (relâche le 11), à 18 heures. Durée : 1 h 30.



Entretien / Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen

Lamenta

COUR MINÉRALE - AVIGNON UNIVERSITÉ / CHOR. ROSALBA TORRES GUERRERO ET KOEN AUGUSTIJNEN

Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen ont ramené de leur voyage en Grèce des chants et des danses traditionnels. La communauté qu'ils forment autour de cette nouvelle création en est le reflet, engageant les corps dans un processus de retour à la vie.

Qu'est-ce que le *mirolol*, qui est à l'origine de cette création ?

Koen Augustijnen : Le *mirolol* est avant tout un ensemble de chants, que l'on retrouve lors de funérailles ou de fêtes de mariage, car ils évoquent le drame du départ. Certains, très anciens, parlent de héros qui ont combatus. À Épire, dans le nord de la Grèce, nous avons assisté à des fêtes, et c'est là que la danse apparaît : une danse de groupe où l'on se tient la main, très lentement, avec quelque chose de lourd, très terrien, comment si l'on essayait de gravir une montagne. Puis cette danse en croise d'autres, qui ont la même structure,

mais avec une cadence plus rapide, incluant des spirales.

Le sens induit par les textes des chants a-t-il été un point d'appui pour construire la danse ?

K. A. : Oui, certainement, mais on ne voulait pas expliciter ni illustrer les chansons. C'est beaucoup plus abstrait. La musique, composée avant la danse, a fourni une structure sur laquelle s'appuyer. C'est une colonne vertébrale musicale et dramaturgique qui conduit vers une forme de libération, presque comme une transe.

Rosalba Torres Guerrero : La musique est l'armature du spectacle. Nous sommes arrivés à quelque chose qui est à la fois inspiré, ancré dans la tradition, mais qui se traduit dans des corps et des réalités d'aujourd'hui. On assiste à une progression. Des *mirolol* sont joués, chantés, avec des musiciens traditionnels et neuf danseurs originaires de Grèce, puis on glisse de plus en plus vers une musique d'aujourd'hui, jusqu'à un morceau de plus de dix minutes. C'est un espace d'explosion, de transe, où le texte célèbre le fait de vivre ici et maintenant, car une fois chez Hadès, c'est fini !

Peut-on arriver à la transe dans un espace qui est celui de l'illusion ?

R. T. G. : C'est peut-être un terme que l'on utilise trop facilement du fait de l'énergie qu'il sous-entend. Disons plutôt lâcher-prise. Les danseurs arrivent à des états physiques très puissants. Sur le plateau se trouve toujours un mélange entre le lâcher-prise et la maîtrise, parce qu'il s'agit de transmettre quelque chose, et non juste de le vivre pour soi-même. Pour les interprètes comme pour les spectateurs, c'est un voyage qui se vit et transcende quelque chose, avec un fort impact physique.

Propos recueillis par Nathalie Yokel

« La musique est l'armature du spectacle. »

Festival d'Avignon. Cour minérale - Avignon Université. Du 7 au 13 juillet à 22h, relâche le 10. Tél. : 04 90 14 14 14. Durée : 1h10.



Eh bien dansez maintenant !

En 1966, Jean Vilar invite Maurice Béjart dans La Cour d'Honneur du Palais des Papes... la grande histoire d'amour entre le Festival et la danse vient de commencer !

Sophie BAURET

Aujourd'hui, le mouvement s'inscrit dans mille et une propositions mais comment s'y retrouver quand on est amateur de danse ? Deux lieux sont incontournables à Avignon, le CDCN (Centre de développement chorégraphique national) des Hivernales et le Théâtre Golovine.

► **Au CDCN des Hivernales**

Le premier accueille chaque été des compagnies en partenariat avec la DRAC Paca, la Région Sud mais aussi en collaboration avec le Théâtre des Doms, La Sélection suisse en Avignon et le Festival d'Avignon. On a très envie de retrouver le geste de Mathieu Desseigne-Ravel avec "La chair a ses raisons", de découvrir la nouvelle création de Bruno Pradet "TumulTe" et Foofwa d'Imobilité "Dancewalk-retro-perspectives" mais l'ensemble de la programmation mérite le détour.

► **Au théâtre Golovine**

Chez Golovine, on y danse du matin jusqu'au soir, et le choix des chorégraphes est soigné, on s'attardera plus particulièrement sur le travail de Yan Giralidou avec "Le petit cabaret – Chagall". Un autre

plateau se consacre entièrement à la danse, c'est "La Parenthèse", on peut y passer toute une journée et la commencer par exemple par "Impressions, nouvel accrochage" d'Herman Diephuis.

► **Au théâtre de l'Oulle**

Le grand plateau du théâtre de l'Oulle attire forcément les compagnies de danse, on y retrouve cette année Didier Théron avec "Terre & Shangai Boléro Les Hommes".

► **Et aussi...**

À voir également : "La traversée des apparences", le solo de Samir El Yamni Salle Tomasi, "Usure" de Brahim Bouchelaghem et "Bataille" de Pierre Rigal à La Manufacture (Château de Saint-Chamand) et "Le problème avec le rose" de Christophe Garcia au Nouveau Grenier.

On a repéré un spectacle en direction du jeune public à l'Entrepôt "Miwa" de Simonne Rizzo. Et puis on peut aussi traverser le Pont, puisqu'il paraît qu'on y danse... pour aller au Fort de Villeneuve-lez-Avignon et découvrir "La Machine" de la Cie Labkine, une borne interactive qui

vous permettra de danser au bel été !



Lamenta - Crédit photo Christophe Raynaud de Lage Photo Le DL /Sophie BAURET



"Lamenta", de la danse dans le Festival In. Photo Christophe Raynaud de Lage

“Lamenta”, une danse entre terre et ciel

Sophie BAURET

Les chorégraphes Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen (révélés par les Ballets C de la B) enchantent le public de la Cour minérale du Festival d'Avignon avec “Lamenta”.

Le point de départ de cette pièce de danse vient de la découverte du “miroloï”, ce rituel de séparation au moment de la perte d'un être cher, ces lamentations chantées pour les morts mais aussi pour les adieux, les exils, les mariages...

“Lamenta” est une pièce pour neuf interprètes grecs. Le léger manque d'unité rythmique et d'homogénéité n'empêche pas de se laisser embarquer par ce geste éblouissant de sincérité.

Une véritable transe

Corps légèrement vacillants avant que de donner le ton, d'ancrer puissamment le mouvement dans le sol, la main sur le cœur et le regard tourné vers le ciel. Corps de chair de douleur pour les morts, corps sensuels pour ne pas se déconnecter du vivant...

Le mouvement se défait progressivement du folklore pour en faire une véritable transe qui a mis debout une grande partie du public

pour de nombreux rappels.

Festival d'Avignon, “Lamenta” de Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen, à la Cour minérale, Avignon Université, entrée 74 rue Louis-Pasteur, jusqu'au 15 juillet (relâche le 10) à 22 heures. Durée : 1 h 10 – Tarifs : 10 à 30 euros. Location au 04 90 14 14 14.



“Lamenta” à la fois terrestre et céleste... à découvrir à la Cour minérale, jusqu'au 15 juillet. Photo Héroïse FAURE





CULTURE

L'échappée grecque de Maguy Marin, Koen Augustijnen et Rosalba Torres Guerrero

S'inspirant tous deux de la culture de ce berceau de la Méditerranée, « Y aller voir de plus près », littéraire, et « Lamenta », en quête de transe, surprennent et emballent

AVIGNON - envoyée spéciale

Encombré, il est. Encombré, il restera, et même pire. Le plateau du spectacle *Y aller voir de plus près*, de la chorégraphe Maguy Marin, entraîne immédiatement une question : comment la danse va-t-elle trouver sa route dans le décor et les accessoires qui occupent à ras bord la scène du Théâtre Benoît-XII ? A moins de sérieusement déménager, impossible, à première vue, de se faufiler entre quatre toms basses, des bottes de foin, une colonne grecque, des écrans ici et là, des troncs d'arbres, une forêt de mats métalliques, le tout serré-collé.

De danse donc, au sens strict du terme, il n'y en aura pas, au grand dam de certains venus en voir, sur le seul nom de Maguy Marin. Mais on circulera néanmoins avec souplesse entre les mille et une images, vidéos, cartes postales et photos d'archives que cette pièce, inspirée par *La Guerre du Péloponnèse*, de Thucydide, feuillette avec passion et précision.

Maguy Marin renoue ici avec sa veine théâtrale, déjà explorée dans *Turba* (2007), sur des poèmes de Lucrèce, ou *Description d'un combat* (2009), qui s'appuyait sur Homère, Victor Hugo, Charles Péguy... Eprise de littérature, elle sait en écouter et ciseler les langues, faire ressortir les mots et les thèmes en transformant les perfor-

meurs, ici au nombre de quatre, en récitants et musiciens. Leurs

voix vigoureuses tressent l'histoire complexe du conflit entre Sparte et Athènes, au V^e siècle avant Jésus-Christ, dressant un champ de bataille intemporel.

Sur fond de percussions lancinantes, ce fil textuel est relayé par les films réalisés par Anca Bene et David Mambouch. Projetés sur différents écrans de tous formats, ils composent une mosaïque miroitante comme un paysage brûlé par le soleil. Ils illustrent par le jeu et le détail les stratagèmes et les péripéties des belligérants. Et hop, un papier plié fait surgir un bateau, puis une flotte complète parée pour une attaque navale ; des figurines en plastique se dressent comme une armée ; des cartes scolaires à l'ancienne rappellent les contours des pays...

Théâtre du peu

Cette translation faussement naïve et enfantine, qui fait son miel (grec !) d'un théâtre du peu, réussit à rendre concrètes les valeurs marchandes et humaines des guerres, dont Maguy Marin élargit le spectre jusqu'à nos jours. Pendant que les interprètes déposent un plat de pastèque sur scène en dégustant des figues, on contemple le paysage plastique qu'ils manipulent à vue. Un jet de tissu bleu, et nous voilà au bord de la mer Egée. De quoi donner

envie à certains spectateurs de lire – ou relire – Thucydide.

Aucune scénographie en revanche pour le spectacle, égale-

ment sous inspiration grecque, de Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen, intitulé *Lamenta*. Le plateau nu est entièrement dévolu aux neuf interprètes, tous grecs, propulsés à fond dans leur quête ardente de débordement et de transe.

La muraille blanche, sèche, de la Cour minérale de l'université d'Avignon, où est présentée la pièce, convient parfaitement à cette communauté éphémère d'hommes et de femmes cherchant l'épuisement par la danse. Les musiques et les chants traditionnels, superbes, qui les transpercent, sont des lamentations, les mirolois d'Epire, région située au nord de la Grèce. Ils sont interprétés pour les morts, les départs, les exils... Ils génèrent une énergie paradoxale, un tiraillement exaspéré entre mélancolie âcre et envie de vivre tout aussi acide qui

se trouvent une issue dans des coups de reins et de nerfs.

Comme dans une fête qui ne compte pas les heures jusqu'au bout de la nuit, *Lamenta* progresse entre pics d'excitation et chutes émotionnelles. Eparpillés, unis dans une chaîne ou une ronde, nuque contre nuque dans un duo, ou imbriqués au gré d'une étreinte brutale, les danseurs revisitent certains pas et enchaînements traditionnels. Ils frappent le sol, tapent dans leurs mains, sur leur poitrine, réveillent leurs corps qui répondent haut et fort par des sauts, des pi-



rouettes, des tours sur les genoux, des chavirages intempestifs.

En bottes d'abord, puis pieds nus, dans des habits noir et blanc sous influence des costumes d'autrefois, ils cherchent la déflation, l'oubli. Des sourires apparaissent peu à peu sur leurs lèvres, des halètements remplissent l'espace. Un immense appel d'air jaillit dans le silence et la nuit. Jeudi 8 juillet, *Lamenta* a emporté le public dans sa houle. ■

ROSITA BOISSEAU

Y aller voir de plus près, de Maguy Marin. Théâtre Benoît-XII. Jusqu'au 15 juillet, à 18 heures. Lamenta, de Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen. Cour minérale, Avignon Université. Jusqu'au 15 juillet, à 22 heures.

**Comme dans une
fête, « Lamenta »
progresses entre
pics d'excitation
et chutes
émotionnelles**



CULTURE

Danser la perte pour revivre



festival
d'Avignon

— Les chorégraphes Koen Augustijnen et Rosalba Torres Guerrero revisitent les «miroloi», ces danses qui, dans la tradition grecque, célèbrent l'absent.

— Leur création est une traversée pleine de souffle, du deuil vers la lumière.

Lamenta

de Koen Augustijnen
et Rosalba Torres Guerrero
Danse, 1 h 10

Avignon (Vaucluse)

De notre envoyée spéciale

Certaines émotions se logent au-delà du verbe dans les mystérieuses profondeurs de l'être. Depuis des temps immémoriaux, les humains ont trouvé dans le mouvement et la musique des moyens d'accéder aux replis de leur âme, chantant, dansant leurs joies et, surtout, leurs peines. Des rites aujourd'hui enfouis dans la mémoire des sociétés occidentales, pétrifiées, qui tentent de passer la mort sous silence.

Et si au contraire, l'expression du deuil constituait la condition même de la vie? Koen Augustijnen et Rosalba Torres Guerrero, deux chorégraphes issus des prolifiques Ballets C de la B, sont partis à la recherche des persistances de ces cris étouffés. Leur quête les a conduits d'Anvers jusqu'aux montagnes de

l'Épire (Grèce) où les villageois pratiquent encore des danses ancestrales, les «miroloi», lors de la perte de l'un des leurs. De cette exploration, ils ont conçu le bouleversant *Lamenta* où affluent les vertus consolatrices de la tradition face au malaise du monde actuel.

Sur scène, neuf danseurs contemporains originaires de Grèce sont portés par la musique originale composée pour l'occasion par une douzaine de musiciens, où se mêlent rock et accents folkloriques. À travers cet univers sonore ou encore ces costumes noirs et blancs dont les drapés rappellent délicatement les tenues traditionnelles, la culture hellénique irrigue bel et bien le spectacle. Pourtant sur le plateau, une véritable danse-monde se déploie et touche, au-delà des frontières géographiques et temporelles, au cœur du public.

L'écriture résolument contemporaine s'invente, harmonieuse et puissante, à partir des motifs ancestraux de la danse grecque : pieds frappant la terre, bras et bustes ouverts au ciel. Des rondes, envoûtantes, tissent la trame de la pièce dans un souffle prodigieux. On est saisi par la beauté des solos des femmes, cheveux au vent, qui se succèdent au centre, entourées par le chœur virevoltant des autres interprètes.

Une danseuse, gracile dans son pantalon sombre, lutte contre une douleur extrême qui finira par la river au sol. Une seconde, dans

une séquence au comble de l'émotion, l'aide à se relever à la force du crâne niché contre ses reins puis la serre contre elle, dans un geste universel de réconfort. Une formidable palette d'énergies se déroule dans une irréprouvable montée en puissance jusqu'à la transe finale, baignée de lumière. Un jaillissement de vie puisée à la source même de la peine.

Marie-Valentine Chaudon

À la Cour minérale – université
d'Avignon à 22 heures jusqu'au 15 juillet
puis en tournée : le 17 juillet à Bezons,
du 13 au 15 octobre à Strasbourg,
les 13 et 14 décembre à La Villette, à Paris.



sur la-croix.com

Dans le Off, une jeunesse
à cœur ouvert

5 spectacles de danse, 8 pièces de théâtre

Le programme du Luxembourg au Festival d'Avignon 2021 propose : 7 pièces dans le Off, dont 3 créations, et 6 coproductions dans le In, le tout réparti en 5 spectacles de danse et 8 pièces de théâtre. Au total, un peu plus de de 160 représentations...

► Dans le Off :

❑ 3 créations

- "The Passion of Andrea 2" jusqu'au 20 juillet
- "Sales Gosses", jusqu'au 26 juillet, 12h45, La Caserne. Relâche les mardis. Production : Théâtre du Centaure. Théâtre.
- "The Hidden Garden", jusqu'au 29 juillet, 17h30, théâtre Golovine. Relâche les lundis. Production : JC Movement Production. Danse.

❑ 4 coproductions

- "Facéties" – danse liée aux Hivernales - jusqu'au 20 juillet (lire par ailleurs la critique)
- "Rabudôru, poupée d'amour", jusqu'au 30 juillet, 14h, théâtre des Halles. Relâche les mardis. Coproduction : Kinneksbond Centre Culturel Mamer. Théâtre.
- "Billy la nuit", jusqu'au 27 juillet, 14h20, Maison du théâtre pour enfants. Relâche les dimanches. Coproduction : Escher Theater. Théâtre.
- "Histoire de la violence", jusqu'au

25 juillet, 13h45, La Manufacture. Relâche les lundis. Coproduction Escher Theater. Théâtre.

► Dans le In

❑ 6 coproductions

Trois pièces de théâtre sont terminées : "Fraternité" "Kingdom" et "Autophagies histoires de bananes, riz, tomates, cacahuètes, palmier. Et puis des fruits, du sucre, du chocolat", qui a dû annuler ses représentations des 18, 19 et 20 juillet pour cause de Covid. La 4 e se poursuit : "The Sheep Song" jusqu'au 25 juillet, 15h à L'Autre Scène, à Vedène.

Dans le In aussi, le premier spectacle de danse est terminé ("Lamenta"), le second va commencer : "Sonoma", du 21 au 25 juillet, à 22h, dans la cour d'honneur du Palais des Papes avec une relâche le vendredi 23. ■



CULTURE

La danse emporte tout à Avignon

Les chorégraphes invités ont, cette année, déjoué les pièges de l'expérimentation stérile. La preuve en trois spectacles.

ARIANE BAVELIER [@arianebavelier](#)
ENVOYÉE SPÉCIALE À AVIGNON

FESTIVAL Indomptable échappée. Au Festival d'Avignon, la danse s'ébroue d'une année d'immobilité. Elle reprend sa puissance, dans ces cloîtres, cours de lycées, Palais des papes, ouverts sous les étoiles. Comme s'il s'agissait pour elle de se réapproprier une part de l'espace infini du ciel, dans ces nuits de Provence où fusent les martinets. Et la question récurrente des festivaliers, « *alors vous avez vu de belles choses ?* », tombe à plat. La danse n'a pas été « belle » pour cette 75^e édition. Elle a été sans limites, reléguant les expérimentations habituelles pour tableur sur une de ses dimensions ancestrale et sacrée : celle de la transe qu'on pratique pour éradiquer maladies et épidémies. Car le Covid guette ces compagnies où le corps à corps est de pratique courante. Il est responsable de l'annulation de deux spectacles très attendus au festival, *Le Sacrifice* de la Sud-Africaine Dada Masilo, et *Ink*, duo du Grec Dimitris Papaioannou. Deux spectacles promis à des tournées dans les grands théâtres de France et d'Europe.

Dans la cour minérale de l'université, *Lamenta* a ouvert la programmation danse. Une réussite et un symbole. Koen Augustijnen et Rosalba Torres Guerrero tissent leur création à partir des rituels de lamentation ou « *mariolas* » pratiqués en Grèce. À l'occasion d'un décès, mais aussi d'un mariage ou d'un départ. Malgré son intitulé, la pièce éclate de vitalité. Les interprètes exécutent des pas et figures copiés sur le folklore d'Épire. Le compositeur Sam Serruys utilise les musiques originales, jouées à la clarinette, à l'accordéon, au luth, et rythmées de percussions lentes, et les lance dans des galops effrénés. La dizaine de danseurs suit cette accélération qu'ils répercutent de leurs pieds et leur corps. Farandoles, tours sur les genoux caractéristiques des Balkans, corps qui « spiralent », rondes, et chutes : les séquences se suivent, réécrites avec

une patte contemporaine. En une heure, la danse emporte tout.

Dans la cour du lycée Saint-Joseph jusqu'au 25 juillet, Jan Martens l'utilise comme une subversion. Il ne s'agit plus de puiser à l'émotion des cœurs mais de stigmatiser l'extrême violence du monde et la manière dont chacun en est affecté. La pièce, délibérément politique, reprend pour titre une phrase inspirée d'une déclaration menaçante du président chinois Xi Jinping à l'adresse des manifestants de Hongkong : « *Any attempt will end in crushed bodies and shattered bones* ».

Gestuelle très fine

Martens place sur scène 17 danseurs âgés de 16 à 59 ans. À lui seul, ce corps de ballet disparate souligne la part de liberté individuelle que chacun accorde à l'autre dans un espace partagé. Deux textes érudits la révolte avec les excès du moment. Une phrase du concerto pour clavecin et cordes de Gorecki revient en leitmotiv. On retrouve dans les séquences de danse individuelles la gestuelle très fine de Jan Martens, et dans les séquences collectives diverses inspirations chorégraphiques du XX^e siècle. Des marches inventées par Lucinda Childs aux rondes déjantées de William Forsythe dans *Bongo-Bongo Nageela*, en passant par les trépidnements du *Sacre du printemps* de Nijinski. Martens organise tout cela, assemble, sépare, bride et débride les énergies, dose la patience du spectateur, imposant une lente seconde partie seulement rythmée de lignes de danseurs qui se croisent en marchant, tandis que les hiboux d'Avignon hululent par-dessus les toits. Les spectateurs un peu las en applaudissent la fin. En bon artisan, Martens libère pour une troisième partie un feu d'artifice vermillon auquel nul ne résiste. Peu importent les longueurs et les emprunts, la danse est là qui cogne comme l'urgence de vivre sans se soumettre.

Dans la Cour d'honneur (jusqu'au 25 juillet), le chorégraphe espagnol Marcos Mauro est beaucoup plus sage mais les 2000 personnes rassemblées au Palais des papes lui en sont reconnaissantes. Parce que la Cour d'honneur est un lieu hors norme, les chorégraphes qui s'y frottent se mettent au pied du mur. Et signent, de Preljocaj à Israel Galvan, des pièces indigestes où leur savoir fait naufrage. Mauro évite la largeur du plateau. Il la réduit à celle d'une scène normale, en plaçant sur le côté des écrans et des malles. Il a l'intelligence cependant de se servir de la hauteur du mur derrière en jouant avec ses fenêtres : jeux de lumières, de feu, ou de cordes dont les huit danseuses costumées en Aragonaises se saisiront. Marcos Mauro et sa compagnie La Veronal dédient *Sonoma* à Luis Bunuel. L'Espagne se conjugue du côté d'un surréalisme au féminin. Le chorégraphe assemble aussi les danseuses dans des frises extrêmement raffinées. Les croyances, les rituels et le temps traversent les corps de ces huit interprètes. L'écriture rigoureuse se détend pour des tourbillons en robe blanche sur Debussy. Rien qui ne choque ou qui ne blesse. Rien qui non plus surprenne complètement, mais le sortilège aragonais agit irrésistiblement. ■



Les danseurs de *Lamenta* exécutent des pas et figures copiés sur le folklore d'Épire. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

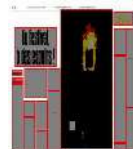
AVIGNON

Au festival, ô des espoirs !

Cette 75^e édition,
l'avant-dernière d'Olivier Py
en tant que directeur, fut plus
excitante et moins lénifiante
que les précédentes. Passage
en revue des belles surprises
d'Avignon et de ses
thématiques
qui les traversaient.

Par
ÈVE BEAUVALLET
et **ANNE DIATKINE**
Envoyées spéciales à Avignon

« **E**nfin, cette année, on res-
pire ! » Pas sûre de com-
munier avec ce trait
d'humour noir, lancé par un pro-



grammateur, mais c'est vrai que c'était étrange: les remix de *Let It Be* à l'orgue de barbarie ont résonné comme il se doit dans les rues d'Avignon cette année, mais pour qui? Où étaient-ils, ces milliers de spectateurs applaudissant habituellement, dans les ruelles saturées, les parades exaltées de comédiens déguisés en tranche de cheddar? En effet, la cité des Papes était ce mois-ci quasi respirable, et le festival, tristement étouffant pour tous les théâtres et comédiens du off (1070 spectacles...) jouant plus que jamais leur peau ici. «*Nous constatons une baisse moyenne de fréquentation de l'ordre de 30 à 40%, quels que soient les théâtres, avec des pics à 60-70% quand il s'agit d'un public jeune et familial. Ce qui est cohérent puisque c'est la catégorie de population la moins vaccinée*», nous informe Harold David, directeur et coprésident de la Fédération des théâtres indépendants d'Avignon. La fréquentation, déjà difficile en début de festival (à part pour le in, la sélection suisse et les grands succès du off comme *Dépôt de bilan*) n'est pas remontée à la suite de l'annonce, après dix jours d'exploitation des spectacles, de l'extension du pass sanitaire obligatoire pour les salles de plus de 50 personnes. Le festival in, de son côté, a vu sa très prolifique programmation (une cinquantaine de pièces) malheureusement amputée des créations de la Sud-Africaine Dada Masilo et de la superstar grecque Dimitris Papaioannou (pour cause de Covid) – deux artistes dont on n'attendait pas spécialement qu'ils repoussent les frontières de la radicalité, mais qu'ils offrent ces grands shows esthétisants, familiaux, «fédérateurs» que l'actuelle équipe de direction (Olivier Py, Paul Rondin, Agnès Trolly) affectionne tant. Contrairement au off néanmoins, le festival

in fut épargné par les angoisses de fréquentation (elle était stable et la billetterie représente 15 % des fonds). Surtout il a enfin pris, sur le plan artistique, un bol d'air.

On avait suffoqué, en effet, devant une édition 2019 en forme de laïus bien lénifiant, égrenant les pièces wannabe politiques, formellement académiques. La direction a cette fois donné des gages de changement, avant de passer le sceptre en 2022 au Portugais Tiago Rodrigues: d'accord, moins de théâtre à thèse plan-plan, plus de créateurs d'images et de paysages étonnants. Evidemment, ils restent encore sur leur faim, ceux qui attendent toujours qu'Avignon in ressemble à un banquet médiéval outré, gavé de pièces qui ébouillantent la langue et de convives se balançant des pilons de poulets au visage – c'était ça entre 2003 et 2013. Et ils n'ont pas entièrement tort en persiflant que cette 75^e édition porte moins une vision qu'elle ne ressemble à une jolie programmation de saison de théâtre public, avec un peu de tout pour que tout le monde soit content.

Si l'on doute toujours un peu des réelles qualités de chiens truffiers de l'équipe de programmation (surtout pour la danse), remercions-les d'avoir invité et parfois repéré ces quelques grands artistes avec lesquels on a respiré d'un seul poumon: Angelica Liddell, bien connue des festivaliers depuis plus de dix ans, avec sa pièce inspirée de la vie du torero Juan Belmonte, et qui «*toréait littéralement avec le public*» (la belle expression est de l'actrice Lætitia Dosch). Phia Ménard, transformée en Athéna punk pour construire un Panthéon en carton dans le génial *Maison mère* (une reprise). Nathalie Béasse et ses rituels surréalistes, invitée pour la première fois, comme Jan Martens, jeune chorégraphe belge qui a sauvé la programmation danse avec ses

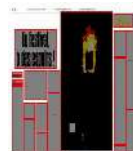
remixes et citations pop. Sur le front de la fiction, avec quatrième mur strictement refermé et boîte noire à illusions, Kornél Mundruczó et Caroline Guiela Nguyen ont porté très haut les drapeaux du classicisme. Emma Dante a enflammé le festival avec *Misericordia*, bijou classique – et cependant unique – dont l'esthétique traverse les décennies. Tour d'horizon des obsessions et thématiques de ce in de la reprise.

MILLE VISAGES

Question diversité, la danse a toujours été plus accueillante que le théâtre, avec ses grandes compagnies composées de nationalités du monde entier. Le chorégraphe belge Jan Martens, lui, en a fait même un sujet dans *Any Attempt...* créé avec 17 danseurs de corpulence, taille, couleur, danse, âge différents, façon pub Benetton des années 90. De quoi rendre un peu daté, par contraste, le type de casting uniforme (tous jeunes, virtuoses et beaux, avec de longs cheveux nourris au beurre de charité) de *Lamenta*, de Koen Augustijnen et Rosalba Torres Guerrero, pièce hyper glamour sur les rituels de deuil en Grèce. L'autrice et metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen, de son côté, a écrit *Fraternité* avec une équipe marocco-irako-marseillo-vietnamo-tamoule en accord parfait avec la réalité des nouvelles sociétés. Et *la Cerisaie*, seule pièce du répertoire, montée par Tiago Rodrigues? Quoi qu'on en pense, mille visages, milles manières d'aborder le plateau et peut-être une façon d'offrir pour Lioubov-Isabelle Huppert sa *Cerisaie* en cour d'honneur à la diversité et à la jeunesse.

FEUILLETON

L'invention et la bonne idée reviennent à Olivier Py qui, chaque année depuis son arrivée, propose un feuilleton quotidien et libre d'accès au jardin Ceccano. Ce mois de



juillet, son *Hamlet à l'impératif*!, une relecture érudite qui commence parfois à la manière d'un *Trivial Pursuit* ou d'un Guignol: Freud? Lacan? Lacan? Freud? Les spectateurs étaient invités à deviner à qui revenaient les citations, avant que certaines scènes ne soient déclamées ou tonnées par des acteurs amateurs sonorisés, provoquant un boucan certain. Qui a dit que c'était fatigant? Par ailleurs, au moins deux spectacles dans le in jouaient avec les codes de la série – partageant tous deux les spectateurs: *Une femme en pièces* mis en scène par Kornél Mundruczó et le *Fraternité* de Caroline Guiela Nguyen.

SCIENCE-FICTION

Entre autres films de SF vintage, on pensait beaucoup à *l'Histoire sans fin* devant *Outremonde*, la belle ex-performance archéo-futuriste de Théo Mercier, avec ses paysages de sable et ses robes de bure. On retrouvait aussi ces réminiscences de cinéma postapo dans *Temple père* de Phia Ménard. Dans ses meilleurs moments (c'est-à-dire tous ceux sans le texte), *Any Attempt...* de Jan Martens conversait aussi avec l'humour la plus grandiloquente des space operas des années 70-80. Et le modeste et curieux *Mur invisible*, de Lola Lafon et Chloé Dabert, versait dans la SF féministe et minimaliste: d'après le roman sous forme de journal de bord de Marlen Haushofer, paru en 1963, l'œuvre relate comment une vitre en verre vient isoler la protagoniste.

FÉMINISME

Dans *la Maison de Bernarda Alba*, le poète Federico García Lorca s'indignait du rôle secondaire des femmes dans l'Espagne rurale et hyper catho du début du XX^e siècle. La pièce fut écrite en 1936 et l'on ne voit pas aujourd'hui ce que le chorégraphe espagnol Marcos Morau apporte sur le sujet qu'on ne sache déjà, si ce n'est d'en proposer une

sorte de version calibrée pour le Super Bowl. Avec ses combats d'il y a cent ans, repackagés dans un show pétaradant, *Sonoma* – qui triomphait pourtant en clôture du festival d'Avignon dans la cour d'honneur du palais des Papes – n'échappe pas à l'écueil qui a malheureusement touché plusieurs pièces féministes du in, dont on attendait pourtant beaucoup: un prêche pour convaincre, peinant un peu à renouveler le stock d'images et d'analyses de vieux combats gagnés d'avance. Par ailleurs, cela avait été remarqué dès la présentation de la programmation par Olivier Py: cette 75^e édition fut pour la première fois de l'histoire du festival quasi paritaire. Le début d'une habitude jusqu'à ce qu'il ne soit plus utile d'établir des comptes ? ou une exception ?

EN TEMPS RÉEL

On a goûté au délicieux mafé préparé sous le regard des spectateurs pendant *Autophagies* d'Eva Doumbia, sans être convaincue par sa performance sous forme de cérémonie didactique. Mais n'est-on pas immédiatement enrôlée dès qu'on se laisse nourrir? Le canard à l'orange, qu'on voit cru, avant qu'il ne cuise puis ne crame au four dans *Une femme en pièces* n'est quant à lui pas proposé à la voracité des spectateurs. Sa cuisson en temps réel est une nouvelle manière d'objectiver le sentiment de la durée.

TIRÉ D'UN FILM

La question a fait débat pendant tout le festival car elle a infléchi la perception de *Kingdom* par Anne-Cécile Vandalem d'après *Brasquino* de Clément Cogitore, et d'*Entre chien et loup* de la Brésilienne Christiane Jatahy d'après *Dogville* de Lars von Trier: faut-il mieux connaître le film d'où elle est tirée ou voir la pièce comme une création ex nihilo en ignorant l'œuvre qui l'inspire? Quoi qu'il en soit, le cinéma a

confirmé qu'il est une réserve à histoires bien plus utilisée aujourd'hui que les pièces du répertoire.

VIVRE AVEC LES MORTS

Grande thématique du dernier Festival de Cannes, la vie des morts est également une ligne de fond de cette édition qui réunit des spectacles que rien ne rassemblerait autrement: *Pupo de Zuchero* d'Emma Dante sur la fête des morts à Palerme, *Lamenta* sur les rituels grecs de deuil, *Une femme en pièces* sur l'impossible deuil d'un nouveau-né, *Royan* de Marie NDiaye sous forme de monologue pour Nicole Garcia ou encore, dans le off, *Loss* de la nouvelle venue Noémie Ksicova sur le suicide d'un lycéen. Aussi hétérogènes soient-elles, ces propositions ont en commun de scruter la façon dont les morts habitent les vivants et leurs traces mouvantes. Une épidémie de spectacles sur la mort à relier avec celle qui décime la planète? On ne franchira pas ce pas. ◆

Ils restent encore
sur leur faim, ceux
qui attendent
qu'Avignon in
ressemble à
un banquet
médiéval outré.



Dans Sonoma, le chorégraphe

espagnol Marcos Mauro adapte García Lorca à la sauce Super Bowl. PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE



Culture À Avignon, le théâtre fait un retour grisant

Après une année marquée par le Covid-19, le festival s'est tenu dans l'enthousiasme, avec une programmation de haut vol, malgré un début décevant

PAGE 14

Renaissance joyeuse et fragile à Avignon

Le festival, traversé par les questions de diversité et de parité, a offert des propositions fortes

AVIGNON - envoyée spéciale

L'émotion était palpable, dimanche 25 juillet au soir, à l'heure où le Festival d'Avignon a tiré le rideau. L'édition 2021 de la manifestation créée par Jean Vilar en 1947 restera à jamais comme celle d'une renaissance joyeuse et fragile, après une année placée sous le sceau du Covid-19, qui a entraîné l'annulation du festival en 2020 et la fermeture des théâtres pendant de longs mois.

Cette 75^e édition d'Avignon ne pouvait être qu'exceptionnelle. Elle le fut, d'abord par l'enthousiasme du public, euphorique de retrouver le rapport vivant à l'art et le partage d'expériences inhérents à ce festival. Exceptionnelle aussi par sa programmation de haut vol qui, passé les premières déceptions du tout début du festival, a offert nombre de propositions fortes, dans des registres très variés. Exceptionnelle, enfin, par le pas de géant qu'elle fait franchir aux questions de parité et de diversité dans le spectacle vivant.

On n'avait jamais vu autant d'artistes femmes dans une manifestation de cette importance, et ce sont elles qui ont offert plusieurs des grands moments du festival. Si Avignon décernait des palmes, comme à Cannes, nul doute que la récompense su-

prême aurait été disputée entre la Sicilienne Emma Dante et la Française Phia Ménard. Et l'on n'avait jamais vu des distributions reflétant – enfin ! – la richesse et la variété de la population française. Une diversité qui s'est incarnée de manière éclatante dès le premier soir du festival avec un formidable acteur : Adama Diop, dans toute l'étendue de son talent, jouant Lopakhine dans *La Cerisaie* de Tchekhov. Montrant ainsi, s'il en était encore besoin, que la couleur de peau n'était pas, n'était plus un sujet, s'agissant de jouer n'importe quel rôle du répertoire.

Puissance scénique fracassante

Malgré un contexte sanitaire encore fragile, et la décision prise sans sommation par l'Etat d'instaurer un passe sanitaire à partir du 21 juillet, ce festival a donné l'impression d'être – presque – en configuration normale. Dans sa version « in », du moins : pour le « off », qui se poursuit jusqu'au 30 juillet, les conséquences seront beaucoup plus lourdes, nombre de salles ayant eu le plus grand mal à attirer le public.

La fréquentation du « in » n'a été affectée qu'à la marge par la situation sanitaire. Avec un taux de remplissage de 84 %, elle ne se situe que légèrement au-dessous de celle d'une année normale, où les chiffres s'établissent en général

autour de 95 %. Seuls deux spectacles, sur les 47 inscrits au programme au départ, ont dû être annulés : *Le Sacrifice*, de la chorégraphe de Johannesburg Dada Masilo, dont l'équipe artistique, touchée par le Covid-19, n'a pu quitter l'Afrique du Sud ; et *Ink*, du chorégraphe grec Dimitris Papaioannou, pour les mêmes raisons. Une troisième création, *Autophagies*, d'Eva Doumbia, s'est vue rattrapée en cours de route par le virus, et a dû arrêter les représentations.

C'est un beau parcours artistique qu'ont proposé Olivier Py et son équipe, surtout dans sa deuxième partie. Le festival a démarré de manière un brin grincheuse, avec deux créations peu réussies, *La Cerisaie* et *Entre chien et loup*, imprimant une humeur maussade qui s'est rapidement dissipée par la suite. On dit toujours que le spectacle d'ouverture dans la Cour d'honneur du Palais des papes donne le « la » du festival, et ce « la » était, avec cette *Cerisaie* mise en scène par Tiago Rodrigues, affichant Isabelle Huppert en vedette, pour le moins incertain et fluet.

Ensuite, il y a eu de grands moments, à commencer par les deux créations signées par une Emma Dante au sommet de son art, *Misericordia* et *Pupo di Zucchero*, la *Festa dei morti*, et celle, d'une puissance scénique fracassante, de Phia Ménard, *La Trilogie*

des contes immoraux (pour Europe). Grand moment, encore, que la rencontre au sommet entre Marie NDiaye et Nicole Garcia, dans *Royan, la professeure de français*.

Le festival a aussi contribué à la mise en lumière d'artistes passionnants, mais encore largement méconnus, comme Nathalie Béasse, qui proposait *Ceux-qui-vont-contre-le-vent*, ou le jeune auteur Baptiste Amann, dont la trilogie *Des territoires* a remporté un vif succès. Avignon a aussi proposé des découvertes d'importance, à l'image de celle de la metteuse en scène Alice Laloy, qui, avec son *Pinocchio (live)#2*, signe un spectacle d'une originalité et d'une force rares ; ou encore de la troupe du Nouveau Théâtre populaire, qui ne craint pas de se placer sous l'étendard de Jean Vilar pour réinventer un théâtre de tréteaux festif et réjouissant, avec

son marathon Molière, *Le Ciel, la Nuit et la Fête*.

Déeses, papesses, monstresses

Il y eut encore des spectacles qui ont divisé et fait beaucoup parler, comme ceux d'Anne-Cécile Vandalem, d'Angélica Liddell ou de Kornel Mundruczo. Et, du côté de la danse, des propositions qui ont emballé le public : *Lamenta*, de Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen, *Any Attempt Will End in Crushed Bodies and Shattered Bones*, de Jan Martens, ou *Sonoma*, de Marcos Morau.

Olivier Py, qui dirige le festival depuis 2013, a choisi de structurer sa programmation autour de thématiques, et non d'univers esthétiques. Celle de cette année, « Se souvenir de l'avenir », était assez vaste pour faire se croiser les questions de la mort, de l'héritage en ruines légué à une jeunesse sa-

crifiée, de l'évolution dystopique et machinique de nos sociétés. Et, plus que tout, celle de la condition féminine, des rôles assignés aux femmes et des personnages qu'elles s'inventent pour en sortir.

On a vu à Avignon des guerrières, des amazones, des prêtresses, des déesses, des papesses, des monstresses et des femmes simples, mais bien décidées à ne pas s'en laisser conter. C'est un homme, pourtant, qui sera, une fois de plus, le prochain directeur d'Avignon. La ministre de la culture, Roselyne Bachelot, l'a annoncé au tout début du festival, le 5 juillet : l'auteur et metteur en scène portugais Tiago Rodrigues, signataire de cette *Cerisaie* peu représentative de son travail, prendra les rênes du festival en 2023. Les femmes attendront, pour devenir papesses dans la vraie vie. ■

FABIENNE DARGE



« Pupo di Zuchero, la Festa dei Morti », écrite et mise en scène par Emma Dante.

CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/
FESTIVAL D'AVIGNON

PRESSE WEB

Festival d'Avignon 2021 : une 75e édition pour « se souvenir de l'avenir »

Publié le 24 mars à 16:00

Festival d'Avignon 2021 : une 75e édition pour « se souvenir de l'avenir »

Par Vincent Bouquet

La 75e édition du Festival d'Avignon se déroulera du 5 au 25 juillet. Christiane Jatahy ouvrira les hostilités avec *Entre chien et loup* d'après Lars von Trier, puis, le soir, Isabelle Huppert sera dans la Cour d'Honneur pour *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov dans la mise en scène de Tiago Rodrigues. Revue de détail.

Malgré l'incertitude qui continue de peser sur les manifestations estivales, comme sur l'ensemble du secteur culturel, le Festival d'Avignon se tient prêt. Construit autour du thème « Se souvenir de l'avenir », le programme de la 75e édition, prévue du 5 au 25 juillet prochain, est d'ores et déjà ficelé. Quasi paritaire, avec 26 femmes porteuses de projet, contre 30 hommes, il compte 46 spectacles, dont une quinzaine sont hérités de la 74e édition annulée l'an passé.

Alors que le monde du théâtre attendait une femme dans la Cour du Palais des Papes, où le gradin s'est refait une beauté, c'est finalement Tiago Rodrigues qui en aura les honneurs avec *La Cerisaie* (du 5 au 17) « où Isabelle Huppert occupera le premier rôle ». Plutôt que de cultiver l'aspect nostalgique de cette pièce mythique, le metteur en scène portugais souhaite travailler sur « l'incertitude de l'avenir, une tentative d'exprimer nos angoisses, nos urgences à travers les mots d'Anton Tchekhov ». En parallèle, Christiane Jatahy investira l'Autre Scène du Grand Avignon, à Vedène, avec *Entre chien et loup* (du 5 au 12), un spectacle inspiré du *Dogville* de Lars von Trier, dont la création, initialement prévue en janvier dernier au Théâtre de l'Odéon, n'a finalement pas pu avoir lieu. Partie du Brésil, une femme y rencontrera « un groupe de personnes qui travaillent sur l'acceptation de l'autre et qui souhaitent ne pas répéter l'échec de l'humanité » décrit dans le film du réalisateur danois.

Pendant que le jeune public découvrira *Bouger les lignes – Histoires de Cartes* de Paul Cox et Nicolas Doutey, dans une mise en scène de Bérangère Vantusso qui tentera de dévoiler « les histoires, normes, frontières, conquêtes, points de vue qui se cachent sous les cartes » à la Chapelle des Pénitents Blancs (du 6 au 9), Olivier Py conduira le feuilleton théâtral du Jardin Ceccano avec *Hamlet à l'impératif !* (du 6 au 23) où il examinera « le rapport que les philosophes du XXe siècle entretiennent avec le texte de Shakespeare ». Quelques jours plus tard, le 13 juillet, un autre philosophe, Edgar Morin, fêtera ses 100 ans dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes au fil d'un dialogue avec Nicolas Truong sur le monde de demain. –

Des humains au chevet d'autres humains

De son côté, Karelle Prugnaud emmènera Denis Lavant et le circassien Nikolaus Holz en itinérance avec *Mister Tambourine Man* d'Eugène Durif (du 6 au 24), un spectacle inspiré de la légende du Joueur de flûte de Hamelin « qui se jouera partout où les gens cherchent l'humanité ». Prévu l'an passé, *Penthésilées – Amazonomachie* de Marie Dilasser, mis en scène par Laëtitia Guédon,

sera donné à La Chartreuse de Villeneuve Lez Avignon (du 6 au 13), tandis que Théo Mercier mènera de front une exposition (du 5 au 25) et un spectacle (du 10 au 20) à la Collection Lambert avec Outremonde, où, « dans un monde post-apocalyptique, des fantômes, errants, exclus et marginaux échangeront avec le public ».

Parmi les pièces très attendues : Fraternité, Conte fantastique de Caroline Guiela Nguyen. Programmée du 6 au 14 juillet à la FabricA, elle constitue le premier volet d'une trilogie autour du mot Fraternité et transportera le public dans soixante ans, « dans un centre de soin et de consolation où, après une catastrophe, des humains se mettent au chevet d'autres humains ». En habituées du Festival, Angélica Liddell offrira un troisième tableau au projet Histoire(s) du théâtre lancé par Milo Rau avec Liebestod. El olor a sangre no se me quita de los ojos. Juan Belmonte (du 6 au 13) où elle s'intéressera au suicide amoureux de ce torero et Anne-Cécile Vandalem présentera Kingdom dans la Cour du Lycée Saint-Joseph (du 6 au 13). Troisième volet de son triptyque lancé avec Tristesses, puis poursuivi avec Arctique, il plongera dans le conflit qui oppose deux familles au cœur de la taïga sibérienne, où elles ont bâti une communauté de vie, « à travers le regard des enfants de ce royaume contraints de s'inscrire dans un futur incertain ». Pour sa première venue, Nathalie Béasse perpétuera son exploration artistique hautement singulière avec Ceux-qui-vont-contre-le-vent au Cloître des Carmes (du 6 au 14), quand, dans un autre cloître, celui des Célestins, Fabrice Murgia s'emparera de La dernière nuit du monde de Laurent Gaudé (du 7 au 13). « Un conte dystopique où, grâce à une pilule, les femmes et les hommes peuvent dormir 45 minutes et être reposés », et à la merci du capitalisme qui peut, ainsi, les exploiter jour et nuit.

Au rang des plus jeunes, outre les élèves-comédiens de l'ENSATT et de l'ERACM dirigés par Eric Louis dans De toute façon, j'ai très peu de souvenirs au Gymnase du Lycée Saint-Joseph (du 15 au 18) autour des témoignages d'anciens élèves d'Antoine Vitez où il sera question « de transmission, d'héritage et d'amour du théâtre », Baptiste Amann assemblera sa trilogie révolutionnaire Des territoires, dont les différents volets ont déjà été créés, au Gymnase du Lycée Mistral (du 7 au 12). Parallèlement, Alice Laloy poursuivra son aventure au côté de Pinocchio avec Pinocchio(Live)#2 au Gymnase du Lycée Saint-Joseph (du 8 au 12). 22 enfants, adolescents et jeunes adultes y transformeront des enfants en pantins pour explorer « le trouble, la frontière, entre le vivant et l'inerte, l'animé et l'inanimé ». Autres contes, Gulliver – Le dernier voyage, d'après Jonathan Swift, que Madeleine Louarn et Jean-François Auguste confieront aux comédiens en situation de handicap de l'Atelier Catalyse au Théâtre Benoît-XII (du 19 au 24) et The Sheep Song du FC Bergman, prévu à l'Autre Scène du Grand Avignon (du 16 au 25), où un mouton qui devient humain raconte son combat « sans paroles et avec beaucoup d'images ».

Des univers aux antipodes

Tout comme Royan de Marie NDiaye, monté par Frédéric Bélier-Garcia à La Chartreuse de Villeneuve Lez Avignon (du 17 au 25) et centré sur l'histoire d'une professeure de français incarnée par Nicole Garcia, Une femme en pièces de Kata Wéber, mis en scène par Kornél Mundruczó au Gymnase du Lycée Aubanel (du 17 au 25), et le tandem artistique d'Emma Dante – Misericordia et La statuette de sucre / La fête des morts – au Gymnase du Lycée Mistral (du 16 au 23) ont la dureté du monde au cœur. Tandis que le metteur en scène hongrois abordera le sujet de la fausse couche à travers « une pièce qui tentera de surmonter les tragédies et les traumatismes entre les générations », l'artiste italienne retracera le destin « d'un enfant attardé qui devient un enfant grâce à l'amour de trois mères prostituées », puis « d'un homme qui prépare une cérémonie des morts », comme dans Le Conte des contes de Giambattista Basile. Tout aussi combattifs seront, sans doute, Le Musée de Bashar Markus à la Chapelle des Pénitents Blancs (du 20 au 25) et Le Mur Invisible de Marlen Haushofer. Dans la Cour du Musée Calvet (du 21 au 23), Chloé Dabert y dirigera Lola Lafon pour la guider dans les méandres de cette histoire, celle « d'une femme isolée dans un chalet en pleine nature après l'apparition d'un mur invisible ».

A la lisière entre théâtre et musique, Samson de Brett Bailey au Gymnase du Lycée Aubanel (du 6 au 13), Liberté, j'aurai habité ton rêve jusqu'au dernier soir de Felwine Sarr et Dorcy Rugawba à la Collection Lambert (du 15 au 20) et Le 66 ! mis en scène par Victoria Duhamel à la Chapelle des Pénitents Blancs (du 13 au 16) exploreront des univers aux antipodes. Alors que l'artiste sud-africain s'intéressera à « la figure de l'homme révolté incarnée par Samson » et le tandem sénégal-rwandais « aux enjeux de la liberté, absolument indispensable par les temps qui courent, à travers les écrits de René Char et Frantz Fanon », la metteuse en scène française se servira de la pièce facétieuse d'Offenbach, « dans laquelle on chante, on danse, on joue », pour lier le sort des spectateurs à leur numéro de place.

Parmi les spectacles « participatifs », figure aussi Autophagies d'Eva Doumbia, « une eucharistie documentaire » donnée au Complexe socioculturel de la Barbière (du 14 au 20), à l'issue de laquelle le public sera invité à manger le mafé qui aura été préparé sous ses yeux, « à partir d'ingrédients comme les bananes, le riz ou les cacahuètes qui racontent une histoire néo-coloniale ». D'expérience, il sera aussi question dans la Cour minérale de l'Université d'Avignon (du 20 au 25) avec la création du Nouveau

Théâtre Populaire Le Ciel, la Nuit et la Fête – selon une expression de Jean Vilar – conçue, « à la manière d'un théâtre pauvre », à partir de trois pièces de Molière (Tartuffe, Dom Juan, Psyché), « entrecoupées d'intermèdes radiophoniques », pour une durée totale de sept heures.

Pina Bausch et la danse tswanaise

Encore plus « indisciplinées » seront les propositions de Maguy Marin, Mylène Benoît, Phia Ménard et Pantelis Dentakis. Pour son grand retour au Festival d'Avignon, la chorégraphe s'inspirera des guerres du Péloponnèse et des écrits de Walter Benjamin pour créer Y aller voir de plus près au Théâtre Benoît-XII (du 7 au 15), et la fondatrice de la compagnie Contour Progressif travaillera sur « la puissance des femmes et leur effacement de l'histoire officielle de l'humanité » dans Archée au Cloître des Célestins (du 17 au 23). Quant à Phia Ménard, elle mènera à bien sa Trilogie des Contes Immoraux (du 18 au 24), composée de Maison Mère, Temple Père et La Rencontre Interdite, et fondée sur une « réflexion sur le libéralisme, le patriarcat et la vision du micro-politique dans lequel nous vivons », pendant que le metteur en scène grec proposera, au Gymnase du Lycée Saint-Joseph (du 22 au 24), un spectacle à partir de La Petite dans la forêt profonde de Philippe Minyana, où vidéo, marionnettes et acteurs se mêlent, avec « l'incertitude et la perte de contrôle au cœur ».

La danse n'est pas en reste avec cinq propositions de choix. Initialement programmé l'an passé dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes, Dimitris Papaioannou, qui reviendra à la FabricA (du 20 au 25) avec Ink, « une plus petite forme qui explore les relations entre un danseur plus âgé et son cadet », cédera sa place à Marcos Morau qui donnera Sonoma (du 21 au 25), une pièce sur « les violences patriarcales et religieuses faites aux femmes ». Dans une veine plus interculturelle, Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen travailleront, avec Lamenta, sur le rituel mortuaire du miroloi dans la Cour minérale de l'Université d'Avignon (du 7 au 15), quand la chorégraphe Dada Masilo mêlera, au Cloître des Carmes (du 17 au 24), la gestuelle de Pina Bausch et la danse tswanaise dans Le Sacrifice, sur la musique du Sacre du Printemps de Stravinsky. Ne reste plus, alors, que Jan Martens. Avec Any attempt will end in crushed bones and shattered bones donné dans la Cour du Lycée Saint-Joseph (du 18 au 25), il offrira « une célébration festive du corps dansant et du corps révolté » pour 17 danseurs âgés de 16 à 60 ans.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr



Avignon défie le marasme avec une riche programmation



Olivier Py ne peut, dit-il, concevoir une annulation du Festival qui se déroulera du 5 au 25 juillet. Un très riche programme allant des 100 ans d'Edgar Morin et du retour d'Isabelle Huppert à de nombreux Belges. Chacun espère que l'histoire ne se répètera pas. Il y a un an Olivier Py tentait de conjurer le pire en annonçant le 8 avril la programmation du festival 2020. Comme on le sait, il dut ensuite y renoncer et le festival fut annulé.

Ce mercredi, par vidéo depuis Avignon, il a présenté le festival 2021 avec l'assurance que cette fois sera la bonne. Il a annoncé qu'il ne concevait pas d'annulation du Festival, soutenu en cela par la ministre de la Culture Roselyne Bachelot et par la présidente du Festival, l'ancienne ministre Françoise Nyssen.

Certes, la crise s'est rappelée via une intervention en début de conférence de presse d'un groupe « d'intermittents de l'emploi » comme ont dit ces militantes. Elles ont annoncé qu'elles occuperont la Fabrika, le QG du festival, comme les artistes l'ont déjà fait dans 85 lieux en France, ajoutant que « rouvrir les lieux ne servira à rien sans droits sociaux »

Olivier Py a présenté un programme copieux, avec un festival durant un jour plus qu'en 2019 (5 au 25 juillet), pour encore davantage de spectateurs possibles : 131000 spectateurs payants, soit 20000 de plus qu'en 2019. Avec de nouveaux lieux et une Cour d'Honneur du Palais des Papes entièrement rénovée pour le confort des spectateurs. Avec 46 spectacles dont 39 créations et une quasi parité hommes-femmes parmi les metteurs en scène.

Se souvenir de l'avenir

Le titre du festival 2021 est « Se souvenir de l'avenir » avec un invité vedette exceptionnel dans la Cour d'honneur le 13 juillet: Edgar Morin qui aura cent ans le 8 juillet prochain ! Un moment qui s'annonce très émouvant.

De nombreux spectacles évoquent les préoccupations du moment: la pandémie, l'avenir de la planète, les inégalités, les guerres.

Face à cela Olivier Py a réaffirmé la place du théâtre: « Voilà ce que devrait être la Culture, non pas un grand musée mémoriel et nostalgique, mais le lieu même d'une effraction du possible. Le spectateur devrait pouvoir applaudir une représentation en recueillant en lui des forces nouvelles et prophétiques. Dans l'idéal, il faudrait quitter le théâtre en se disant que demain sera différent, que c'est le premier jour de la seconde

partie de sa vie, parce que notre désir a été transformé, parce que notre besoin de vie plus digne, plus juste, plus ouverte a été confirmé »

L'affiche avec un visuel très beau et fort a été confiée à l'artiste Theo Mercier qui la commente : « C' est un masque blessé, une vision nouvelle certes mais aussi et surtout une vision empêchée, l'obligation d'inventer de nouvelles formes, de nouveaux regards ... Ce n'est pas une image particulièrement agréable, ni chaleureuse. Elle est froide, violente par certains aspects, à l'image de cette année, une année empêchée, frustrée, violente. Le casque a forcément quelque chose de guerrier, il est également celui d'un scaphandrier des profondeurs ... J'espère qu'il annoncera le grand retour du spectacle vivant et de la remise en question de nos systèmes face à la médiocrité et le néant ambiant. » Theo Mercier proposera aussi une exposition et un spectacle Outremonde à la Collection Lambert.

On retrouve dans le programme plusieurs spectacles programmés pour 2020 mais qui ont dû être reportés.

En Cour d'Honneur l'excellent metteur en scène portugais Tiago Rodrigues qui reprend La Cerisaie de Tchekov avec Isabelle Huppert dans la distribution.

Lola Lafon

On aura le plaisir aussi de retrouver Maguy Marin dans un spectacle très engagé, qu'elle qualifie « d'indiscipliné » d'après Walter Benjamin pour dénoncer les oppressions que nous subissons.

Emma Dante revient aussi avec deux spectacles de théâtre.

L'impressionnante et provocante Angelica Liddell offrira Liebestod, le troisième épisode de Histoire du théâtre, initié par Milo Rau au NTGent, sur le thème de la rencontre du toréro andalou Juan Belmonte et de la musique de Richard Wagner. Angélica Liddell donne ainsi voix et corps aux origines sacrées de son théâtre.

Christine Jatahy qui fit grosse impression au festival 2019 avec Le présent qui déborde créera Entre chien et loup adapté de Lars Von Trier.

On retrouvera le Sud-africain Bratt Bailey (Samson, un théâtre musical) et Kornel Mundruczo (Une femme en pièces

C'est Olivier Py lui-même qui se chargera du feuilleton théâtral chaque midi au jardin Ceccano sur le thème Hamlet à l'impératif.

Il ne faudra pas rater non plus les chorégraphes Dada Masilo, Dimitris Papaioannou et Marcos Morau (en Cour d'Honneur), comme le nouveau spectacle de Phia Menard dont la performance Maison-mère avait impressionné au dernier Kunsten.

Signalons la participation de merveilleuses écrivaines. Lola Lafon sera sur scène avec la violoncelliste Maëlla La Berre pour un récit théâtral d'après Marlen Haushofer (1920-1970), une écrivaine autrichienne: une femme découvre un matin qu'un mur invisible la sépare du reste du monde. Laisée à elle-même, elle devra réapprendre à vivre seule pour pouvoir survivre.

Nicole Garcia jouera d'autre part Royan le beau texte de Marie NDiaye qui en partant d'un fait divers, compose un monologue intérieur flamboyant. Une évocation de la fragilité et de la puissance du féminin, un portrait de femme tout en clair-obscur.

Anne-Cécile Vandalem et Fabrice Murgia

De nombreux Belges seront à ce Festival 2021. Fabrice Murgia y présentera au cloître des Célestins, La dernière nuit du monde sur un texte de Laurent Gaudé et dans lequel il jouera lui-même. Il se trouve actuellement en Laponie pour des images de ce spectacle. Et si nous en finissions avec la nuit ?, disent Murgia et Gaudé. Si, enfin, notre planète

fonctionnait 24h/24, sept jours sur sept, grâce à l'invention d'une pilule révolutionnaire ? Mais au profit du rouleau compresseur des sociétés marchandes, des gouvernements affaiblis, mais également une résistance incarnée par un étrange enfant-oracle ou le Mouvement Nuit Noire...

Anne-Cecile Vandalem revient aussi avec une création intitulée Kingdom: trois décennies d'une saga familiale aux confins de la taïga et d'une utopie. Un conflit vu par le prisme des caméras et à hauteur d'enfants. Un royaume à défendre, dans une nature aussi belle qu'inquiétante.

Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen proposeront la danse de Lamenta Ils s'inspirent du folklore grec du Péloponnèse, où les miroloi célèbrent l'absent. Quand la communauté est quittée par l'un de ses membres – décès, exil, ou simplement mariage – elle chante et danse lors de longues nuits de résilience. Marqués par la puissance de ces lamentations ancestrales qu'ils comparent à la musique blues, parce que ce rythme parle de la terre, des racines, de la nostalgie...

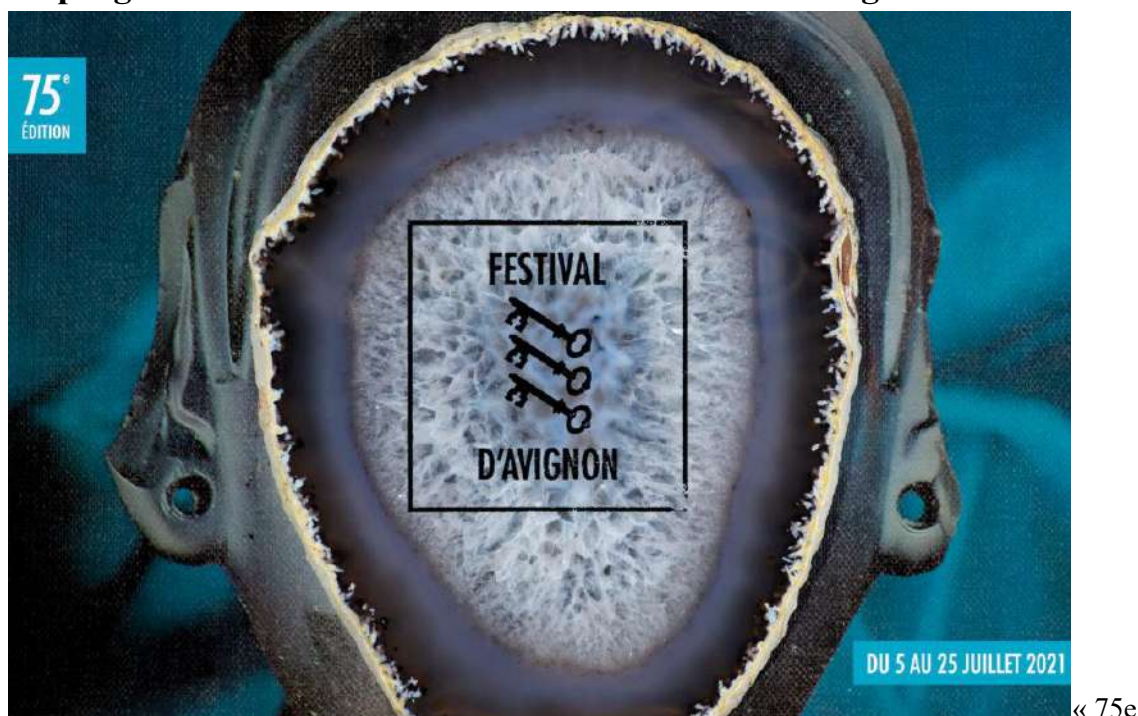
Histoire de mouton

Jan Martens vient avec son spectacle ébouriffant de 17 danseurs (le titre est : Any attempt will end in crushed bodies and shattered bones ..). Face aux enjeux climatiques ou sociétaux, devant les tyrannies avouées et d'autres larvées, les motifs de résistances variées viennent s'incarner dans les corps de danseurs de toutes générations.

Le collectif anversoïse FC Bergman et ses projets spectaculaires proposera The Sheep Song qui commence ainsi : du vide d'un plateau plongé dans le noir, se dessine un mouton. De ces limbes entre ciel et terre, la silhouette bouclée et immaculée, broute parmi ses congénères. Insatisfait de sa condition, l'animal aspire à une autre vie. Plus héroïque. Bien décidé à ne plus camper sur ses quatre pattes, notre ruminant entreprend de s'élever. Naïf ? Ambitieux ? Quel que soit son motif, il défie les lois de la nature et conclut un pacte faustien. Le ciel s'assombrit, la terre frémit...

Dans un spectre Liberté j'aurai habité ton rêve jusqu'au dernier soir , produit par des Belges (Théâtre de Namur et la charge du Rhinocéros), Felwine Sarr évoquera René Char et Frantz Fanon .

La programmation de la 75^e édition du Festival d'Avignon



édition du Festival d'Avignon » © DR

Le désir d'un temps retrouvé

« Si la Culture n'était pas la recherche du temps perdu mais la recherche du temps à venir ? », lançait Olivier Py pour attaquer son édito du 24 mars dernier. Si la 75^{ème} édition du Festival d'Avignon permettait de réunir une communauté capable de réenchanter l'avenir ? Examinons un peu cette programmation. Non pour rêver, avec fébrilité et désarroi, comme il y a un an, mais pour se mettre en appétit. Un appétit gargantuesque, en ces temps de disette.

Nous avons tardé à annoncer la programmation de cet été, espérant avoir des informations plus précises sur les conditions réelles de la tenue du Festival. Les annonces de cette semaine étant assez positives (jauge possiblement pleine et « pass sanitaire » à déterminer), ne boudons plus notre plaisir. Déjà, on peut revoir la conférence de presse qui invite à « Se souvenir de l'avenir ».

Dans son édito, le directeur du Festival évoque avec le lyrisme qu'on lui connaît, celui qui nous meut, le pouvoir de l'art vivant : « *une œuvre d'art spectaculaire [...] peut créer un désir de vie plus large, accompagner une vie entière, épauler des combats, conforter des rêves nouveaux* ». Une représentation est une « *expérience collective [qui] participe au sentiment d'appartenance à la société et à l'Histoire* », elle permet de partager des valeurs et un « *désir commun* » naissant d'abord dans « *la vie intérieure de chacun* ». L'événement avignonnais représente, quant à lui, une véritable utopie créatrice d'autres utopies : « *À Avignon, tout le monde a droit à la jeunesse car il ne s'agit pas de biologie mais de capacité à désirer ce qui vient, l'inconnu, l'imprescrit, l'inattendu, l'inespéré* ». Les esprits réunis veulent « *croire que quelque chose de nouveau peut naître* ».

► 2 mai 2021

On entend presque, dans ce texte d'Olivier Py, les vers de Baudelaire ou de Char : « *Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau !* »; « *Le poème [ou spectacle] est l'amour réalisé du désir demeuré désir* ». La poésie du Festival se trouve donc exaltée pour lutter contre un réel désespérant et des idéologies défailantes.



Cour d'honneur © Christophe Raynaud de Lage

Se souvenir de l'avenir

Utopies, dystopies, confrontation entre passé et avenir : tel est le fil rouge de l'édition 2021 (qui rassemble plusieurs spectacles prévus en 2020 sous le patronage d'Eros et Thanatos). Olivier Py a finalement choisi le titre « Se souvenir de l'avenir », qui est aussi celui d'une lecture que l'on attend ardemment dans la belle cour d'honneur rénovée : un dialogue entre deux penseurs si féconds, Edgar Morin (qui fêtera ses 100 ans) et Nicolas Truong. *La Cerisaie*, également présentée dans la cour exprimera « *l'incertitude de l'avenir* », les « *espoirs et angoisses liés aux changements* », des « *désirs urgents exprimés avec les mots de Tchekhov* », se réjouit Tiago Rodrigues. Retrouver le talentueux auteur et/ou metteur en scène de *The way she dies*, *Bovary*, *Antoine et Cléopâtre*, *Sopro* ou *Tristesse et joie dans la vie des girafes*, nous exalte particulièrement. Signalons la présence, également désirable, d'Isabelle Huppert dans la pièce (elle revient dans la cour quelques années après *Médée*).

Sinon, de nombreux spectacles prennent la forme d'utopies ou de dystopies : des lieux idéals ou cauchemardesques qui n'existent nulle part (encore) et argumentent sur le monde actuel. Le troisième spectacle présenté dans la cour – *Sonoma* de Marcos Morau – fait ainsi danser un groupe de femmes en prise avec la violence religieuse. Dans *Fraternité, conte fantastique* de Caroline Guiela Nguyen (déjà venue à Avignon avec *Saïgon* et *Points de non retour*), une communauté imagine l'avenir dans un « *lieu de consolation* ». Dans *Entre chien et loup* (inspiré du film *Dogville* de Lars von Triers), Christiane Jatahy met en scène une femme ayant quitté son Brésil natal qui essaie de réinventer l'avenir. Anne-Cécile Vandalem présente

PROGRAMME JAPONAIS ENTRE CHIEN ET LOUP THÉÂTRE D'ARTS LIKES, YEN TON CHRISTIAN JARARY 5/12 JUILLET CLAUDE SCHÉDE DU GRAND MONDRIAN - YEDDÉ	THÉÂTRE LA CÉRISIERE DE JANTON TERRYNOY TANGU RODRIGUES 5/17 JUILLET COLE D'YVES MONDRIAN DU PALAIS DES PUPES	THÉÂTRE PROCHE GREGOIRE MORGANOW 5/24 JUILLET COLE DES CLOUETTES	THÉÂTRE OUTREMONDE THEO MERCIER 5/27 JUILLET SPECTACLE 1/20 JUILLET CLAUDE SCHÉDE	THÉÂTRE BOUGER LES LIÈGES HISTOIRES DE CARTES DE MATHIEU DUBOIS BÉNÉGIANE VANUSSE 6/9 JUILLET CLAUDE SCHÉDE DU GRAND MONDRIAN - YEDDÉ	THÉÂTRE RELLERELLE THÉÂTRAL HANLEY À L'IMPÉRIAT OLIVIER PY 6/22 JUILLET JARDIN DE LA BIROCRATIE (YEDDÉ)	THÉÂTRE PRÉTHÉSÈS-E-S AMANTZIMBARCANE LÉONARD GILBERT 6/23 JUILLET JARDIN DE LA BIROCRATIE (YEDDÉ)	THÉÂTRE FRATERNITÉ CONTE FANTASTIQUE CAROLINE GUELA NOUYEN 6/14 JUILLET LA FERRIERE	THÉÂTRE LIENSTOOD NO SE LO A SANGRE NO SE LO MUITA DE LOS OJOS JUAN BELMONTE 1/20 JUILLET COLE D'YVES MONDRIAN DU PALAIS DES PUPES	THÉÂTRE HE ME QUITTE PAS VOS YEUX HISTOIRES DU THÉÂTRE DE ANGELICA LODELL 6/13 JUILLET COLE DES CLOUETTES	THÉÂTRE LA DERNIÈRE NUIT DU MONDE KELLY GALT FABRICE MURGIA 7/13 JUILLET COLE DES CLOUETTES	THÉÂTRE STAMSON BRETT BAILEY 6/13 JUILLET SPEAKING OF YOUR ANCESTORS	THÉÂTRE MISTER TAMBOURINE MAN DE LIESELOT KARELLE PEIGNAUD 6/24 JUILLET SPECTACLE 1/20 JUILLET	THÉÂTRE CEUX-QUI-VONT-CONTRE-LE-VENT NATHALIE BÉASSE 6/13 JUILLET COLE DES CLOUETTES	THÉÂTRE LA CÉRISIERE DE JANTON TERRYNOY TANGU RODRIGUES 5/17 JUILLET COLE D'YVES MONDRIAN DU PALAIS DES PUPES	THÉÂTRE PROCHE GREGOIRE MORGANOW 5/24 JUILLET COLE DES CLOUETTES	THÉÂTRE OUTREMONDE THEO MERCIER 5/27 JUILLET SPECTACLE 1/20 JUILLET CLAUDE SCHÉDE	THÉÂTRE BOUGER LES LIÈGES HISTOIRES DE CARTES DE MATHIEU DUBOIS BÉNÉGIANE VANUSSE 6/9 JUILLET CLAUDE SCHÉDE DU GRAND MONDRIAN - YEDDÉ	THÉÂTRE RELLERELLE THÉÂTRAL HANLEY À L'IMPÉRIAT OLIVIER PY 6/22 JUILLET JARDIN DE LA BIROCRATIE (YEDDÉ)	THÉÂTRE PRÉTHÉSÈS-E-S AMANTZIMBARCANE LÉONARD GILBERT 6/23 JUILLET JARDIN DE LA BIROCRATIE (YEDDÉ)	THÉÂTRE FRATERNITÉ CONTE FANTASTIQUE CAROLINE GUELA NOUYEN 6/14 JUILLET LA FERRIERE	THÉÂTRE LIENSTOOD NO SE LO A SANGRE NO SE LO MUITA DE LOS OJOS JUAN BELMONTE 1/20 JUILLET COLE D'YVES MONDRIAN DU PALAIS DES PUPES	THÉÂTRE HE ME QUITTE PAS VOS YEUX HISTOIRES DU THÉÂTRE DE ANGELICA LODELL 6/13 JUILLET COLE DES CLOUETTES	THÉÂTRE LA DERNIÈRE NUIT DU MONDE KELLY GALT FABRICE MURGIA 7/13 JUILLET COLE DES CLOUETTES	THÉÂTRE STAMSON BRETT BAILEY 6/13 JUILLET SPEAKING OF YOUR ANCESTORS	THÉÂTRE MISTER TAMBOURINE MAN DE LIESELOT KARELLE PEIGNAUD 6/24 JUILLET SPECTACLE 1/20 JUILLET	THÉÂTRE CEUX-QUI-VONT-CONTRE-LE-VENT NATHALIE BÉASSE 6/13 JUILLET COLE DES CLOUETTES	THÉÂTRE LA CÉRISIERE DE JANTON TERRYNOY TANGU RODRIGUES 5/17 JUILLET COLE D'YVES MONDRIAN DU PALAIS DES PUPES	THÉÂTRE PROCHE GREGOIRE MORGANOW 5/24 JUILLET COLE DES CLOUETTES	THÉÂTRE OUTREMONDE THEO MERCIER 5/27 JUILLET SPECTACLE 1/20 JUILLET CLAUDE SCHÉDE	THÉÂTRE BOUGER LES LIÈGES HISTOIRES DE CARTES DE MATHIEU DUBOIS BÉNÉGIANE VANUSSE 6/9 JUILLET CLAUDE SCHÉDE DU GRAND MONDRIAN - YEDDÉ	THÉÂTRE RELLERELLE THÉÂTRAL HANLEY À L'IMPÉRIAT OLIVIER PY 6/22 JUILLET JARDIN DE LA BIROCRATIE (YEDDÉ)	THÉÂTRE PRÉTHÉSÈS-E-S AMANTZIMBARCANE LÉONARD GILBERT 6/23 JUILLET JARDIN DE LA BIROCRATIE (YEDDÉ)	THÉÂTRE FRATERNITÉ CONTE FANTASTIQUE CAROLINE GUELA NOUYEN 6/14 JUILLET LA FERRIERE	THÉÂTRE LIENSTOOD NO SE LO A SANGRE NO SE LO MUITA DE LOS OJOS JUAN BELMONTE 1/20 JUILLET COLE D'YVES MONDRIAN DU PALAIS DES PUPES	THÉÂTRE HE ME QUITTE PAS VOS YEUX HISTOIRES DU THÉÂTRE DE ANGELICA LODELL 6/13 JUILLET COLE DES CLOUETTES	THÉÂTRE LA DERNIÈRE NUIT DU MONDE KELLY GALT FABRICE MURGIA 7/13 JUILLET COLE DES CLOUETTES	THÉÂTRE STAMSON BRETT BAILEY 6/13 JUILLET SPEAKING OF YOUR ANCESTORS	THÉÂTRE MISTER TAMBOURINE MAN DE LIESELOT KARELLE PEIGNAUD 6/24 JUILLET SPECTACLE 1/20 JUILLET	THÉÂTRE CEUX-QUI-VONT-CONTRE-LE-VENT NATHALIE BÉASSE 6/13 JUILLET COLE DES CLOUETTES	THÉÂTRE LA CÉRISIERE DE JANTON TERRYNOY TANGU RODRIGUES 5/17 JUILLET COLE D'YVES MONDRIAN DU PALAIS DES PUPES	THÉÂTRE PROCHE GREGOIRE MORGANOW 5/24 JUILLET COLE DES CLOUETTES
--	---	--	---	---	---	--	---	--	---	---	--	--	--	---	--	---	---	---	--	---	--	---	---	--	--	--	---	--	---	---	---	--	---	--	---	---	--	--	--	---	--

On l'aura compris, le dialogue entre Eros et Thatanos (thème de l'édition 2020) relie encore de nombreux spectacles. La violence (de l'Histoire), la guerre, la résistance, la dictature, le deuil, la résilience, la transcendance se trouvent largement convoqués dans cette programmation (*Autophagies* d'Eva Dumbia, *Misericordia et Puppo* d'Emma Dante, *Lieberstod* d'Angélica Liddell, la dernière création de Nathalie Béasse *Ceux qui vont contre le vent*, *Y aller voir de plus près* de Maguy Marin, ou encore *Lamenta*, *Liberté j'aurais habité ton rêve*, *Une femme en pièces*, *Le Musée*, *Des territoires*, *Trilogie des contes immoraux*).

D'autres spectacles s'adonnent à des célébrations plus festives. La danse de Jan Martens, *Any attempt will end in crushed bodies and shattered bones*, rend hommage au « corps dansant et révolté ». Dada Masilo donne à voir, dans *Le Sacrifice*, une chorégraphie inspirée de rituels et de danse contemporaine (l'influence du *Sacre du printemps* de Pina Bausch est affirmée). Une trilogie proposée par un collectif dans la lignée de Jean Vilar joue sur un plateau de bois, sous les étoiles, *Le Ciel, la Nuit et la fête* : il s'agit de célébrer, à travers le 400^e anniversaire de la naissance de Molière, l'essence du théâtre – un art populaire et joyeux. Enfin, le spectacle itinérant *Mister Tambourine Man* (représenté dans un gymnase, sur une place des fêtes, etc.)

► 2 mai 2021

fête la rencontre d'un « *serveur misanthrope* », joué par le génial Denis Lavant, avec un grand artiste de cirque, Nikolaus Holz, dans un « bar bancal ». On a hâte de lever nos verres en leur honneur !

On remarque que les grands récits fondateurs sont très présents, dans cette nouvelle édition qui explore le fracas des désirs humains. Mythes et contes sont « l'architecture du beau théâtre », confiait Olivier Py l'année dernière. Citons ainsi *Samson* de Brett Bailey (l'homme révolté par excellence), *Penthésilé-é-s*, *Pinocchio live*, *Moby-Dick* et *Hamlet* ! Le feuilleton Ceccano est d'ailleurs consacré à Shakespeare : treize épisodes composent la série estivale *Hamlet à l'impératif*, dont le texte est publié chez Actes sud. La proposition de Py met en exergue les penseurs incontournables qui se sont affrontés à cette pièce mythique.

Les motifs récurrents

Comme toujours, l'art tient une place de choix dans cette édition. Déjà, l'artiste et plasticien Théo Mercier qui a créé l'affiche sur le thème de l'intériorité, propose deux événements : une exposition à la Collection Lambert, et un spectacle dystopique (un « *monde de sable* » accueillant errants, exclus et marginaux). Dans *Proche*, une exposition sensorielle mêlant photographies, vidéo, textes et sons, Grégoire Korganow brosse un portrait des détenus invisibles en prison. Le spectacle d'Éric Louis, *De toutes façons j'ai très peu de souvenirs*, rend hommage à Antoine Vitez le pédagogue, la trilogie du Nouveau Théâtre Populaire à Molière et Vilar (comme on l'a vu).

La jeunesse n'est guère oubliée : *Bouger les lignes*, notamment, parle de cartes, autrement dit de frontière, de place, de conquête, de norme. « *Une carte raconte des histoires* », confie la metteuse en scène Bérangère Vantusso. On note aussi à quel point le motif de la femme irrigue les créations de cette édition. Outre les spectacles déjà évoqués, citons *Royan*, avec Nicole Garcia : Frédéric Béliet-Garcia monte le beau texte de Marie N'Diaye au sujet d'une professeure s'interrogeant sur l'incommunicabilité. Lola Lafon et Chloé Dabert mettent aussi en scène *Le mur invisible* qui parle d'une femme isolée du reste du monde dans un chalet. Pour finir, on retrouvera avec plaisir *Vive le sujet !* (huit spectacles de formes courtes) et les *Ateliers de la pensée*.

Espérons que les 131 500 entrées à la vente seront bien disponibles en juin (le 5 juin via le web, 12 juin par téléphone ou 15 juin au guichet). Gageons que ce festival masqué sera plus utopique que dystopique !

Autrice : Lorène de Bonnay

Source : <http://lestroiscoups.fr/la-programmation-de-la-75e-edition-du-festival-davignon/>

► Le 21 juin 2021

Lamenta aux racines du Miroloi



Le miroloi est un rituel de séparation qui en Grèce prend la forme de lamentations et parfois de danses. Forts de ces rituels qui jettent les corps au milieu de l'intuition et de l'instinct, de l'irrationnel et du contrôle, les chorégraphes Koen Augustijnen et Rosalba Torres Guerrero cherchent à en traduire les états émotionnels et proposent à neuf danseurs de différentes régions grecques d'investir la puissance de la danse traditionnelle pour nourrir notre regard contemporain. Lamenta se construit par des échanges entre danseurs et chorégraphes, un matériau qui est ordonné par un dramaturge et un concepteur sonore. Lamenta succède à Badke pièce réunissant 10 danseurs palestiniens. Grèce, Palestine, des cultures malmenées sur des territoires tourmentés.

Rosalba Torres Guerrero détaille les étapes de cette création.

Auteur : Michel Flandrin

Source : <https://www.michel-flandrin.fr/festival-avignon-2021/festival-avignon-2021-in/lamenta-aux-racines-du-miroloi.htm>

► 27 juin 2021

Après des mois de privation, la culture se fait encore plus urgente, pour partager, vivre des émotions, espérer... Et "se souvenir de l'avenir", thème de la 75e édition du festival d'Avignon. Du 5 au 25 juillet 2021, la différence y a toute sa place.



Après des mois de privation, la culture se fait encore plus urgente, pour partager, vivre des émotions, espérer... Et «se souvenir de l'avenir», thème de la 75^e édition du festival d'Avignon. Du 5 au 25 juillet 2021, la différence y a toute sa place.

Gulliver ; le dernier voyage

Pour la troisième fois à Avignon, après *Ludwig, un roi sur la lune* en 2016 et *Le Grand Théâtre d'Oklahoma* en 2018, les comédiens de l'Atelier Catalyse (article en lien ci-dessous), en situation de handicap mental, présenteront *Gulliver ; le dernier voyage* d'après Jonathan Swift, du 19 au 24 juillet. Un spectacle tout public à l'écriture duquel ils ont participé, mis en scène par Jean-François Auguste et Madeleine Louarn qui précise : « *Il ne s'agit pas pour nous d'une adaptation classique des Voyages mais de faire se rencontrer l'univers de Swift et celui des interprètes de Catalyse, de déployer leur propre part d'irrationnel et de fantastique, pour tailler une histoire et des figures à la hauteur de leur originalité.* »

Bouger les lignes – histoires de cartes

Des comédiens de la compagnie de l'Oiseau-Mouche, en situation de handicap mental ou psychique, seront à Avignon pour la première fois dans *Bouger les lignes – histoires de cartes*, texte et dramaturgie de Nicolas Doutey, mise en scène de Bérangère Vantusso, du 6 au 9 juillet. Celle-ci explique : « *Créer avec eux est la promesse d'un changement de point de vue, c'est certain, et c'est pour cette raison que j'ai choisi d'aborder un sujet qui me tient à cœur depuis un moment, à savoir : les cartes. Comment représentons-nous le monde dans lequel nous vivons et comment ces représentations construisent-elles notre rapport au réel mais également à l'imaginaire ? J'ai l'impression que ces questions pourraient prendre une épaisseur différente avec les acteurs de l'Oiseau-Mouche.* »

Hamlet à l'impératif

Olivier Py questionne le théâtre grâce au plus connu des drames shakespeariens dans *Hamlet à l'impératif*, du 6 au 23 juillet, avec des comédiens professionnels et amateurs, de tous âges, dont deux membres d'APF France handicap en fauteuil roulant, d'anciens prisonniers...

► 27 juin 2021

Misericordia

Misericordia, d'Emma Dante, parle de maternité. C'est l'histoire de trois prostituées qui s'occupent avec beaucoup d'amour d'Arturo un enfant retardé, inspiré notamment par « *un petit garçon autiste qui virevoltait sur lui-même, sans jamais s'arrêter. Il tournait sans vertige et en riant.* »

Bien d'autres spectacles aborderont des questions universelles : fraternité, deuil, accueil de l'autre, prison, cuisine, liberté...

Accueillir tous les publics

Le festival d'Avignon met un soin particulier à l'accessibilité pour tous les publics :

- Un accueil personnalisé avec un mail dédié (accessibilite@festival-avignon.com) et une page sur le site (<https://festival-avignon.com/fr/accessibilite-602>) dont l'affichage peut être adapté avec FACIL'iti en fonction du handicap.
- Des places réservées pour les personnes à mobilité réduite. Seuls deux lieux ne sont pas accessibles : le théâtre Benoit-XII et le gymnase du lycée Saint-Joseph.
- Le surtitrage et l'interprétation en langue des signes française (LSF) de la conférence de presse.
- Des boucles magnétiques : trois salles sont équipées (la FabricA, le théâtre Benoit-XII et la Chartreuse) et toutes les autres peuvent l'être de boucles individuelles à demander au plus tard 3 jours avant la représentation.
- Une liste des spectacles naturellement accessibles pour les spectateurs sourds ou malentendants (danse, visuels, sans paroles, surtitrés en français : Fraternité, Lamenta, The sheep song...) et ceux aveugles ou malvoyants (spectacles de textes, concerts, lectures, émissions de radio : Royan, Gulliver, Le mur invisible, dialogue avec Edgar Morin...).
- Un spectacle est proposé avec audiodescription : *La Cerisaie d'Anton Tchekhov* mis en scène par Tiago Rodrigues, « *une pièce sur la fin d'un monde, mais la fin suppose de nouveaux débuts* », avec Isabelle Huppert, le 16 juillet à 22h dans la Cour d'honneur du Palais des papes. Des feuilles de salle en gros caractères et en braille sont également disponibles sur demande.
- Une maquette tactile du lieu permanent du festival, la FabricA, permet d'explorer le théâtre du bout des doigts, des visites sont organisées sur demande.

En pratique

- Le Festival d'Avignon a lieu du 5 au 25 juillet 2021 (lien vers le site ci-dessous)
- Pour réserver des places, une nouvelle mise en vente se fera le 1^{er} juillet sur Internet, l'application mobile, par téléphone et à la boutique, ou à la Fnac. Au moment du festival, rendez-vous dans les boutiques du festival et aux guichets des lieux avant la représentation, sans oublier le mur des échanges de places au cloître Saint-Louis.
- Avignon de chez soi. Certains spectacles, comme *Hamlet à l'impératif*, seront retransmis en direct sur le site du festival et sur facebook.com/festival.avignon, *La Cerisaie* sur France 5 le 9 juillet puis sur Culturebox, d'autres sur la RTBF, Arte et des fictions sur franceculture.fr ou des lectures sur RFI...

Autrice: Marie-Claire Brown

Source : <https://informations.handicap.fr/a-festival-avignon-2021-difference-toute-en-scene-31073.php>



Έξι παραστάσεις χορού που ξεχωρίσαμε τον Ιούνιο



Έξι παραστάσεις χορού ξεχώρισαν τον πρώτο μήνα του Φεστιβάλ Αθηνών και Επιδαύρου 2021. Φωτογραφία από την παράσταση «Lamenta / Μοιρολόγια» © Κική Παπαδοπούλου.

Του **Νίκου Ξένιου**

Ενδιαφέρουσες χορογραφικές προτάσεις όλο τον Ιούνιο στο Φεστιβάλ Αθηνών, με μίαν ευαισθησία που συχνά την αποδίδω στη γυναικεία οπτική γωνία. Στροφή σε αναπαραστατικές χορογραφίες και σε συμβολικές παραδηλώσεις. Εναλλαγή φωτός-σκιάς και κάθετη εφόρμηση στον χρόνο, με ανάλυση των κινήσεων σε σχολαστικά υπογραμμισμένα στιγμιότυπα. Τα επίπεδα κίνησης εναλλάσσονται, τον τροχό (ομάδα «κι όμως κινείται») διαδέχεται το τραμπολίνο (Σοφία Μαυραγάνη) και κάποια στερεότυπα αναπαράγονται (Άντι Τζούμα), χωρίς αυτό να επισκιάζει τις φετινές επιλογές του φεστιβάλ. Και η δημοτική μας παράδοση έρχεται να χορογραφηθεί με την εμπειρία του σύγχρονου χορού (Siamese Cie): ο σύγχρονος χορός γίνεται το σημείο αναφοράς όλων των επιμέρους χορευτικών εμπειριών, ιδίως των πειραματικών (Ιρίς Καραγιάν), αλλά και της χιπ-χοπ (Kader Attou).

Κρατώντας αποστάσεις από τις καθηλώσεις προηγούμενων χρόνων, οι δημιουργοί που παρήλασαν στη σκηνή της Πειραιώς 260 ανατέμνουν την πραγματικότητα, ξεκάθαρα επηρεασμένοι από τους περιορισμούς και τις απαγορεύσεις της τελευταίας νεκρής περιόδου. Πολλές παραστάσεις έρχονται να πάρουν την ανακουφιστική τους θέση επί σκηνής και να ανανεώσουν τη διάδρασή τους με το πραγματικό κοινό. Ο χορός είναι πάλι μαζί μας, και μόνο χαρά μπορεί κανείς να εκφράσει γι' αυτό. Από τις έξι παραστάσεις (τρεις ξένες παραγωγές και τρεις ελληνικές) που είχα την ευτυχία να παρακολουθήσω μέχρι στιγμής στο φετινό φεστιβάλ, αναμφισβήτητη ήταν η υπεροχή της παράστασης "ANNNA³. The Worlds of Infinite Shifts" [«Οι κόσμοι των ανέμων

μετατοπίσεων»] της Alexandra Waierstall.



Alexandra Waierstall

ANNNA³. The Worlds of Infinite Shifts

Οι κόσμοι των ανέμων μετατοπίσεων

Τα κορμιά τριών γυναικών εφάπτονται και αποχωρίζονται το ένα τ' άλλο, καλύπτουν με τη ροϊκότητα των κινήσεών τους τη σκηνή, φωτίζονται και χάνονται στο σκοτάδι. Με καλυμμένα τα πρόσωπά τους (γκρι-μπλε τουνίκ, αθλητικά παπούτσια, μαύρη μάσκα κεφαλής) και, αμέσως μετά, αποκαλύπτοντας τη λευκότητά τους σε ένα εκρηκτικό γυμνό υπό όλες τις πιθανές φωτιστικές συνθήκες, παραδομένες σε λαμπρή ακινησία ή επιθετικές σε ταχεία κίνηση, οι τρεις γυναικείες φιγούρες (της Ιωάννας Παρασκευοπούλου, της Karolina Szymura και της Ying Yun Chen) φιλοτεχνούν «τοπία» χρονικότητας, χτίζοντας μίαν αρχαιολογία της φυσικής τους ύπαρξης και θεμελιώνοντας τη σαρκικότητα-υλικότητά τους.

Το κοινό καλείται να «απορροφηθεί» από το κιαροσκούρο της σκηνής και από τα αποσιωπημένα μέρη της μουσικής και της κίνησης. Η ζωντανή performance εδώ δεν υπονομεύεται από την τεχνολογία, ούτε ο φυσικός χώρος και το πάτωμα υποκαθίστανται από κάποιου είδους διαμεσολάβηση. Η χορογραφική επανεύρεση της φυσικότητας έρχεται ως αντίποδας σε μια παλαιότερη μελέτη της χορογράφου, που είχε αναζητήσει κιναισθητικές εκδοχές με την κάμερα: ήδη στην παράσταση «Ζήτημα ηλικιών» η χορογράφος είχε διερευνήσει τη σωματικότητα και τους τρόπους υπόσκαψής της, την παρουσία του ανθρώπου μέσα στο αστικό σκηνικό, το «λιώσιμο» του σώματος σε χρυσό φως και την «επαναδημιουργία» του μέσα από το σκοτάδι. Η παράστασή της «Μια γραμμή, μια ματιά και ο ορίζοντας» (Αριάννα Μαρκουλίδη, Ράνια Γλυμίτσα και Σάββας Μπαλτζής) είχε αποθεωθεί στην Κύπρο, το 2020, όταν η απειλή της επιδημίας είχε αρχίσει να επικρατεί στον ψυχισμό του κοινού. Η δουλειά της Βάγιερσταλ χαρακτηρίζεται από μινιμαλισμό και πρόταξη της αυτοδυναμίας των χορευτών. Με απρόσμενες στροφές και σπειροειδή συνέχεια στην κίνηση, αυτονόμηση του σβέρκου, των δακτύλων, του αγκώνα και των γονάτων, με ευθύ βλέμμα που απευθύνεται στο κοινό και με λελογισμένη χρήση υφασμάτων προκύπτουν νέα σχήματα στον χώρο, διακοπές και ασυνέχειες, ένταση και δραματικότητα. Έξοχη η απόδοση του στιγμιαίου δισταγμού, εξαιρετική η απόδοση της «συσπείρωσης» ή αναδίπλωσης στον εαυτό, έκδηλη η

εσωστρέφεια που διαπνέει το κάθε βήμα της χορογραφίας.

Η Αλεξάνδρα Βάγιερσταλ εγκαταστάθηκε στην Ολλανδία το 1998 για σπουδές στο European Dance Development Centre του Άρνεμ. Το 1999 πήρε υποτροφία για το Ντίσελντορφ, όπου και ολοκλήρωσε το μάστερ της στη χορογραφία το 2006.



Koen Augustijnen & Rosalba Torres Guerrero / Siamese Cie

Lamenta / Μοιρολόγια

Όλοι έχουμε ακούσει την αντιφωνική απάντηση ενός χορού από μοιρολογίστρες στην Κορυφαία: το μοιρολόι, ως ιεροτελεστία του πένθους, ως θεραπευτικό είδος μουσικής και τραγουδιού, ως πολυφωνική αρμονική μελωδία συμμετοχής της κοινότητας στη διαδικασία του θρήνου είναι το θέμα της παράστασης «Lamenta / Μοιρολόγια» του Koen Augustijnen και της Rosalba Torres Guerrero (Siamese Cie), μια τελετουργία ομαδικότητας, λυρισμού και δωρικής αρρενωπότητας που στις κινησιολογικές της επιλογές εντάσσει, συνειδητά ή ασυνειδητά, και σούστες, βαθιά καθίσματα, ανεβοκατεβάσματα και παλαμάκια από το φλαμένκο, τον πυρρίχειο, τους ποντιακούς χορούς και το ρεμπέτικο. Η λαβή των ανδρών είναι από τις παλάμες με τα χέρια ελεύθερα αφημένα κάτω και μόνον το αριστερό χέρι του πρώτου και το δεξί του δεύτερου είναι σηκωμένα επάνω. Γρήγορο ή «μπατζίτικο» και πονεμένο, το παίξιμο των μουσικών πλαισιώνει το ψυχικό τοπίο αυτών των χαρακτηριστικών τραγουδιών.

Η Δρόπολη (αλβανικά: Dropull «Ντροπούλ») είναι περιοχή της Βόρειας Ηπείρου, στην Αλβανία. Συγκεκριμένα, η περιοχή εκτείνεται από τα ελληνο-αλβανικά σύνορα στο ύψος της Κακαβιάς ως τα νότια της πόλης του Αργυροκάστρου, κατά μήκος της κεντρικής οδού και θεωρείται η πνευματική πρωτεύουσα των Ελλήνων της Αλβανίας. Γήινος και ταυτόχρονα υπερβατικός, ο συρτός «στα δύο», ο Πωγωνίσσιος ρυθμός του αποχωρισμού και ένα σωρό άλλες εκδοχές ηπειρώτικου μοιρολογιού μεταστοιχειώνονται στην παράσταση σε μια νέα προτεινόμενη φόρμα. Η «Μαριόλα», για παράδειγμα, είναι παραδοσιακό μοιρολόι που παίζεται στην αρχή των πανηγυριών:

«Ωρέ σήκω, Μαριόλα η μαύρη ν'από τη γη, ωρέ κι από το μαύρο χώμα, ψυχή, καρδούλα μου. Ωρέ με τι ποδάρια η μαύρη να σκωθώ, ωρέ και χέρια ν'ακουμπήσω, ψυχή Μαριόλα μου. Ωρέ κάνε τα νύχια σου σαπιά, ωρέ τις απαλάμες φτυάρια, ψυχή, καρδούλα μου. Ωρέ ρίξε το χώμα από μεριά, ωρέ την πλάκα `πο την άλλη, ψυχή, Μαριόλα μου. Ωρέ το

μνήμα μ' εχορτάριασε, ωρέ κι έλα να βοτανίσεις, ψυχή, Μαριόλα μου. Ωρέ να χύσεις μαύρα δάκρυα, ωρέ κι ίσως και μ' αναστήσεις».

Αλλά και το «Εψές προχθές τον είδαμε», και τραγούδια της ξενιτιάς («Αλησμονώ και χαίρομαι»), και μοιρολόγια για αγαπημένους νεκρούς («Λεμονανθούς σε στόλισα») και λυρικά τραγούδια μιας αγάπης που δεν τελεσφόρησε («Τι κακό έκανα ο καημένος»), ή και ιστορικά τραγούδια για τον αποχωρισμό («Δροπολίτισσα»), για κάποιον ξενιτεμένο ή για ένα κορίτσι που παντρεύεται. Μαζί με τον κλαρινετίστα Νίκο Φιλιππίδη και την ορχήστρα του, τον Αλέξανδρο Ρεζόπουλο, μουσικούς σύγχρονης μουσικής, έλληνες μουσικούς της έθνικ τζαζ, καθώς και τον βιρτουόζο του φλάουτου και συνθέτη Magic Malik, οι δύο Βέλγοι δημιουργοί, με τη δραματουργική παρέμβαση του Guy Cools και της Τζωρτζίνας Κακουδάκη, έχτισαν μια παράσταση που αποπειράται να μεταστοιχειώσει σε κινητικές ποιότητες το πένθος του αποχωρισμού, την απώλεια και το κλάμα.

Η Ξανθούλα Ντακοβάνου υπήρξε καθοριστική για την πλαισίωση της μουσικής. Ό,τι έχει να κάνει με το τι είναι μοιρολόι, τι τραγουδιέται, τι είναι συλλογικό, τι είναι ατομικό, τι είναι αυτοσχεδιαστικό και τι ήδη γνωστό ή γραμμένο, το μετέφερε η Ξανθούλα στους δύο Βέλγους δημιουργούς, όπως επισημαίνει ο βασικός συντελεστής της παράστασης Ταξιάρχης Βασιλάκος. Έτσι, λοιπόν, οι δύο χορογράφοι έφτιαξαν μια «παλέτα» των θεματικών που θα συμπεριλάμβαναν στο έργο τους, και κάθε φορά πρότειναν νέα θεματική, ζητώντας από τους εννέα χορευτές να αντιδράσουν αυτοσχεδιάζοντας ή γράφοντας μια χορευτική φράση. Η απώλεια του αγαπημένου προσώπου ήταν μια από τις θεματικές που έψαξαν. Η δραματουργία φυσικά ήταν δική τους επιλογή και κρατά τα εύσημα της παράστασης.



Kader Attou

The Roots – Transmission / Οι ρίζες – Μετάδοση

Από τον κόσμο της χιπ χοπ κουλτούρας (ενός χορευτικού είδους που καταλέγεται στα cross-genre είδη, γιατί συνδυάζει το breakdance, το popping και το locking, hip hop και, ήδη από το 1989, τα συνδέει υφολογικά με τον σύγχρονο χορό), του τσίρκου και του street dance, η παράσταση «The Roots – Transmission / Οι ρίζες – Μετάδοση» του Kader Attou και της ομάδας του «Accrorap», έρχεται στην ελληνική φεστιβαλική σκηνή απευθείας από το La Rochelle και το εθνικό θέατρο Chaillot της Γαλλίας:

προσωπικές μνήμες του χορογράφου που ανάγονται στην παιδική του ηλικία, προβληματισμοί πάνω στη σύγχρονη χορογραφία, επιρροές από άλλες, γειτονικές κουλτούρες, ακόμη και μνήμες από τον Buster Keaton και τον Harold Lloyd, αυτά μεταξύ άλλων, συνθέτουν μια παράσταση που στο Φεστιβάλ Καλαμάτας ήδη άφησε τις καλύτερες εντυπώσεις. Ενδιαφέρουσες είναι οι χορογραφικές παρεμβάσεις του Mourad Merzouki, καλλιτεχνικού διευθυντή του CCN στο Créteil. Ένα τραπέζι, μια παλιά πολυθρόνα, ένα πικ-απ της δεκαετίας του '60 και ένας δίσκος βινυλίου που γραντζουνάει μπροστά σε ποιητικά γκράφιτι της Ludmila Volf είναι το σκηνικό, ενώ η μουσική είναι Μπραμς, Κολέτ Μανί, ποπ και électro. Υψηλή τεχνική πατώματος (floor work) και απόλυτος συντονισμός της ομάδας, υψηλή ποιητικότητα και αξιόλογη τεχνική στα ντουέτα και στα σόλο. Ξεχώρισα την γεωργιανής καταγωγής χορεύτρια Nina-Noutsia Poulouzasvili για την έντονη παρουσία και ερμηνεία της.



IMA – Άντι Τζούμα

Οικοδομή

Ορμώμενος και αυτός από την κινησιολογία του χιπ χοπ, ο Άντι Τζούμα (Andi Xhuma, απόφοιτος της Κ.Σ.Ο.Τ. με πλούσια δραστηριότητα στο video dance, κινηματογραφιστής και περφόρμερ/χορευτής του Lloyd Newson, DV8 Physical Theatre) ανεβάζει τέσσερεις χορευτές και δυο μουσικούς σε ένα σκηνικό οικοδομής, με «το γιατί, το πηλοφόρι και το μυστήρι» να κυριαρχούν στο εικαστικό σύμπαν της ομώνυμης παράστασης. Η «Οικοδομή» παρουσιάζει λαϊκούς τύπους, εργάτες ή πρόσφυγες, λούμπεν προλεταριάτο την ώρα της δουλειάς. Με ηχητικό καμβά στο ρεμπέτικο τραγούδι, ο στόχος της καλοστημένης αυτής παράστασης μοιάζει να είναι η απομυθοποίηση κάποιων στερεοτύπων ανδρισμού, όμως ο δημιουργός, δυστυχώς υιοθετεί απολύτως τα πεπατημένα σχήματα ανδρικής ομοκοινωνικότητας και τελικά τα υπογραμμίζει και τα ανάγει σε αισθητικό κανόνα και gay κλισέ.



κι όμΩς κινείται

9.25

Έξι χορευτές βρίσκονται «εντός και εκτός» δύο ασύμμετρων τροχών που κινούνται επί σκηνής. Όπως όταν μια αμαξοστοιχία ξεκινά την πορεία της, σηματοδοτώντας την έναρξη χρονομέτρησης, η παράσταση των «κι όμΩς κινείται» εντάσσει αποσπάσματα ποιητικού λόγου (π.χ. μια φράση από τη «Σονάτα του Σεληνόφωτος» του Ρίτσου) ή δοκιμιακού λόγου σε μια προσπάθεια αποδόμησης της έννοιας της χρονικότητας. Οι δύο εντυπωσιακοί τροχοί θυμίζουν, στην αρχιτεκτονική τους δομή, παλιό παιδικό ποδήλατο με βοηθητικές ρόδες. Ένας χρόνος που κυλά ρυθμικά ή άτακτα, με σημεία «καμπής» τις σπουδαίες γιορτές (π.χ. την Πρωτοχρονιά), άνθρωποι που προσπαθούν να συνάψουν σχέσεις: αυτό είναι το κύριο σημείο μελέτης της χορογραφίας «9.25».

Τη χορογραφία –η διάρκεια της οποίας είναι εξαντλητική, τόσο για τους χορευτές, όσο και για το κοινό– συνυπογράφουν οι: Χριστίνα Σουγιουλτζή, Camilo Bentancor και Ερμής Μαλκότσης. Η μουσική σύνθεση είναι του Κλέωνα Αντωνίου, με τη σύμπραξη των Peter Jacques και Γιώργου Αμέντα. Τα κοστούμια, στα οποία συμμετέχει και η ομάδα, είναι της Φανής Μουζάκη. Οι φωτισμοί και το βίντεο είναι της Μαρίας Αθανασοπούλου.

Ερμηνεύουν οι: Νώντας Δαμόπουλος, Αντιγόνη Λινάρδου, Νίκος Μάνεσης, Χριστίνα Σουγιουλτζή, Camilo Bentancor και Δημήτρης Καπουράνης.



Ίρις Καραγιάν

A dance as a dance

Το ατομικό βίωμα της χορευτικής εμπειρίας και η εντυπωσιακή αλλαγή που λαμβάνει χώρα στις αισθήσεις μας τη στιγμή όπου το σώμα κινείται χορευτικά: έτσι θα συνοψιζόταν η προβληματική της Ίριδας Καραγιάν. Το κορμί των τεσσάρων κοριτσιών ενσωματώνει τη χορευτική εμπειρία με συνεχή επανάληψη και επανατοποθετείται ως προς τον χρόνο και τον χώρο. Τέσσερις επιφάνειες εξατομίκευσης της επαναληπτικής κίνησης, που μπορεί και να φιλοξενούν έναν επαναπροσδιορισμό της ή μian απόπειρα υπέρβασης των συμβατικών της ορίων. Η κραυγή σε τέσσερις διαφορετικές νότες υπογραμμίζει τη διαφοροποίηση αυτήν. Η χορογράφος μελετά το κινητικό «λεξιλόγιο» που εκπηγάει από πολλές κουλτούρες, αναζητώντας τον κοινό παρονομαστή και ελαχιστοποιώντας την παράμετρο θέαμα: με αφόρμηση την αργή κίνηση, μια «ακολουθία» πανομοιότυπων αλμάτων γίνεται όλο και πιο οικεία και αναγνωρίσιμη στον θεατή, ώστε σταδιακά γίνεται κτήμα του κοινού και «σπάει» σε μικροδιαστήματα, με επιβραδύνσεις κι επιταχύνσεις, τον σύνολο χρόνο διάρκειας της παράστασης. Την παράσταση συνοδεύει προβολή βίντεο των Ιωάννας Παρασκευοπούλου, Μάρθας Πασακοπούλου, Νεφέλης Αστερίου και Μαρίας Βούρου, σε επιμέλεια Όλγας Σφέτσα.

* Ο **ΝΙΚΟΣ ΞΕΝΙΟΣ** είναι εκπαιδευτικός και συγγραφέας. Τελευταίο βιβλίο του, το μυθιστόρημα «Τα σπλάχνα» (εκδ. Κριτική).

(ogni sera dal 6 al 14 luglio nel cortile del liceo Saint-Joseph).

Nata a **Soweto**, **Dada Masilo** si è formata nella danza classica e contemporanea prima di partire per l'Europa presso la scuola Parts. Oggi vive in Sudafrica dove ha fondato la sua compagnia, sperimentando nella danza una ricerca di contrasti.

Masilo afferma che "Per chiedere qualcosa agli antenati, bisogna essere in grado di dare qualcosa in cambio". In "**The Sacrifice**" lo spettacolo ospitato ad **Avignone** si interroga prima di tutto sul male che gli esseri umani si fanno a vicenda. È davvero necessario cambiare? Cosa deve essere sacrificato? Come possiamo ricominciare da capo? Sul palco, quattro musicisti e dodici ballerini. In "**The Sacrifice**" la coreografa sudafricana mette a confronto il minimalismo e l'animalità della danza e l'opera di **Strawinsky** "**Le Sacre du Printemps**" (ogni sera dal 17 al 24 luglio, **Cloître des Carmes** o **Chiostro delle Carmelitane**).



"Samson" allestimento di Brett Bailey incentrato sul personaggio mitico dell'Antico testamento (foto di Nardus Engelbrecht)

Per stare in ambito africano da segnalare la presenza di **Brett Bailey**, regista sudafricano che alla guida della compagnia **Thirl World Bunfight** è molto attivo in tutto il continente nero ma anche in Europa. Le sue opere assumono le vesti più incredibili: dalle installazioni alle performance, dalle pièces teatrali agli spettacoli musicali, **Bailey** presenta in questa occasione "**Samson**", racconto dell'eroe dell'Antico testamento. **Bailey** allestisce questo antico mito nella nostra contemporaneità, segnata dal fenomeno delle immigrazioni, del capitalismo selvaggio e la xenofobia. (dal 6 al 13 luglio al **Gymnase del Liceo Aubanel**).

Lo spettacolo di danza "**Lamenta**" vede assieme i due coreografi **Rosalba Torres Guerrero** e **Koen Augustijnen**. Quest'ultimo è ateniese e ha una lunga esperienza nel teatro e nella danza, mentre la prima, originaria di **Ginevra** ha danzato a lungo con **Philippe Decouflé** e integrato la compagnia **Rosas** della coreografa olandese **Teresa De Keersmaeker**. La compagnia dei due coreografi in "**Lamenta**" rivive il momento di addio a una comunità nelle montagne dell'Epiro. In scena nove danzatori originari della

Grecia protagonisti di una trascinante maratona di danza e musica (dal 7 al 15 luglio nella Corte Minérale della Università di Avignone).



Lo spettacolo della coreografa sudafricana Dada Masilo “The Sacrifice” dal 17 al 24 luglio in scena al Chiostro delle Carmelitane di Avignone (foto di John Hogg)

Eva Doumbia è un'autrice, regista e attrice formatasi in teatro all'università di **Aix en Provence** e poi all'Unité nomade de mise en scène. Nel 2000 si interessa ad autori come **Marie-Louise Mumbu, Léonora Miano, Maryse Condé, Dieudonné Niangouna e Aristide Tarnagda**. Doumbia fa parte di questa generazione che osserva il modo in cui le relazioni razziali, ereditate dalla storia coloniale francese, si esprimono ancora oggi nella società. Ha fondato con la sua compagnia il festival multidisciplinare **Afropéa**, che occupa il **Théâtre des Bains-Douches** a **Elbeuf**, una città operaia e multiculturale della **Normandia**.

In “**Autophagies**” ovvero “Storie di banane, riso, pomodori, noccioline, palme, e poi frutta, zucchero e cioccolato” Con questo spettacolo si propone di interrogare la dimensione politica del cibo. Guardando indietro “con umorismo e tenerezza alla loro origine e al loro metodo di coltivazione, il cibo, qui dotato di parola, vanifica il pensiero comune e modifica ciò che pensiamo sia “sempre”, “de facto” o “acquisito”. (dal 14 al 20 luglio complesso de la Barbière).

Danse



Photo © Héloïse Faure

« Lamenta », le deuil glisse sur la Cour minérale du Festival d'Avignon

À l'instar des mirolôï grecs qui célèbrent l'absent, Lamenta de Koen Augustijnen, Rosalba Torres Guerrero questionne les rituels de deuil de notre monde contemporain. Le résultat est un spectacle qui possède une authentique proximité avec le public.

Le collectif comme croyance

Des montagnes de l'Épire au Péloponnèse, les *mirolôï* célèbrent l'absent. Quand la communauté est quittée par l'un de ses membres – décès, exil, ou simplement mariage – elle chante et danse lors de longues nuits de résilience.

Marqué par la puissance de ces lamentations ancestrales qu'il compare à la musique blues, parce que ce rythme parle de la terre, des racines, de la nostalgie, le spectacle souligne l'importance de travailler les traditions au regard du monde contemporain. *Lamenta* va construire dans la danse les espaces que nos sociétés inventent pour surmonter la peine et le deuil.

Le collectif comme empilement de l'individuel

Konstantinos Chairetis, Spyridon Christakis, Petrina Giannakou, Lamprini Gkolia, Christiana Kosiari, Athina Kyrousi, Dafni Stathatou, Alexandros Stavropoulos, Taxiarchis Vasilakos sont au plateau. Ainsi, ces neuf danseurs originaires de Grèce créent une micro-communauté pour un marathon de musique et de danse salutaire. Pour extérioriser la tristesse, la frustration, la colère et le deuil ; pour quitter l'intime solitaire et faire retour pour s'intégrer dans la société.

► 8 juillet 2021

La troupe par son implication et par des à-peu-prés intentionnels trace le graphe du collectif comme un empilement harmonieux/dis-harmonieux du collectif.

Le spectacle offre à la sphère traditionnelle de décrocher dans des danses actuelles et fabrique par ces coupures et dissonances un langage authentique qui émeut le public

Auteur: David Rofé-Sarfati

Source : <https://toutelaculture.com/spectacles/danse/lamenta-le-deuil-glisse-sur-la-cour-minerale-du-festival-davignon/>

Lamenta de Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen

Du cœur du Péloponèse, **Torres Guerrero** et **Augustijnen** ont exploré les danses traditionnelles, les *miroloi*, qui célèbrent et transcendent, dans les communautés locales, par la musique et le geste collectif, le départ, la mort ou l'absence. "*Lamenta*", dans un élan cathartique, efface le deuil et porte la communion.

Le plateau est nu. Parti pris esthétique et pari de l'épure : rien ne vient ainsi parasiter et perturber la communion qui s'opère sous les yeux des spectateurs. 1h10 durant, c'est à une rencontre intime avec l'expression d'un rituel qu'est invité le public. Les neuf danseurs, en tenues traditionnelles sobres, blanches et noires, habitent l'espace dans une cohésion au départ éplorée, faisant écho à la douleur du départ d'un des leurs, comme les traditions ancestrales de cette région de l'Épire et du Péloponèse l'exigent. Les corps se mêlent, s'imitent, semblent lutter contre la peine provoquée par l'absence d'un membre de la communauté. Les lumières, à cour et à jardin, font naître sur la scène une ambiance feutrée et réservée, quasi pudique. Mais en se rapprochant, puis en se fondant dans une identité collective, le groupe dépasse la blessure de l'individu. Peu à peu, chacun des corps se détache, chaque danseur s'exprime, parfois dans des solos d'une rare intensité : de longues trances, des danses exaltées, presque expiatoires, se succèdent sur les musiques traditionnelles revisitées par **Xantoula Dakovanou**, dont la création musicale et sonore mêle subtilement la tradition à la modernité. Les visages et les regards, alors, s'apaisent, se remplissent d'une joie et d'une énergie nouvelle, au fur et à mesure que les corps se libèrent ; et la douleur, la peine, transcendées, se transforment en élan, en partage, comme pour honorer en même temps le départ d'un membre et célébrer l'unité de ceux qui restent. La scène est désormais aussi lumineuse que les sourires. Les corps, qui se frappaient la poitrine, les pieds, et qui cognaient le sol dans une allure lente quasi funéraire au début de spectacle, sont désormais libres et ouverts, comme la liesse semble à présent inarrêtable.



► 9 juillet 2021

Célébrons son absence : mirolai ! mirolai !

Avec humilité et maîtrise, Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen se sont saisi de rites et d'une culture qui ne leur appartiennent pas : leur regard sur ces danses ancestrales et ces pratiques d'un autre endroit est empli d'une bienveillance remarquable. Leur travail précédent déjà, autour du Dabkeh, explorait aussi les danses rituelles d'une autre partie du monde (ils avaient travaillé en Palestine à l'invitation des Ballets C de la B). Ce "*Lamenta*", propre, appliqué et net, fascine tout autant qu'il frustre, peut-être : il lui manque, probablement -et paradoxalement- un peu d'émotion et de sentiment, de laisser-aller, pour que le spectateur partage tout autant la douleur et la rédemption cathartique que ce spectacle, pourtant réussi, livre avec une générosité et une honnêteté exemplaires.

Auteur: Rick Panegy

Source : <https://www.ricketpick.fr/2021/07/09/spectacle-lamenta-de-rosalba-torres-guerrero-et-koen-augustijnen-festival-avignon/>

► 9 juillet 2021

[Spectacle] Lamenta de Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen

Note : ♥♥

Du cœur du Péloponèse, **Torres Guerrero** et **Augustijnen** ont exploré les danses traditionnelles, les *miroloi*, qui célèbrent et transcendent, dans les communautés locales, par la musique et le geste collectif, le départ, la mort ou l'absence. "*Lamenta*", dans un élan cathartique, efface le deuil et porte la communion.

Le plateau est nu. Parti pris esthétique et pari de l'épure : rien ne vient ainsi parasiter et perturber la communion qui s'opère sous les yeux des spectateurs. 1h10 durant, c'est à une rencontre intime avec l'expression d'un rituel qu'est invité le public. Les neuf danseurs, en tenues traditionnelles sobres, blanches et noires, habitent l'espace dans une cohésion au départ éplorée, faisant écho à la douleur du départ d'un des leurs, comme les traditions ancestrales de cette région de l'Épire et du Péloponèse l'exigent. Les corps se mêlent, s'imitent, semblent lutter contre la peine provoquée par l'absence d'un membre de la communauté. Les lumières, à cour et à jardin, font naître sur la scène une ambiance feutrée et réservée, quasi pudique. Mais en se rapprochant, puis en se fondant dans une identité collective, le groupe dépasse la blessure de l'individu. Peu à peu, chacun des corps se détache, chaque danseur s'exprime, parfois dans des solos d'une rare intensité : de longues trances, des danses exaltées, presque expiatoires, se succèdent sur les musiques traditionnelles revisitées par **Xantoula Dakovanou**, dont la création musicale et sonore mêle subtilement la tradition à la modernité. Les visages et les regards, alors, s'apaisent, se remplissent d'une joie et d'une énergie nouvelle, au fur et à mesure que les corps se libèrent ; et la douleur, la peine, transcendées, se transforment en élan, en partage, comme pour honorer en même temps le départ d'un membre et célébrer l'unité de ceux qui restent. La scène est désormais aussi lumineuse que les sourires. Les corps, qui se frappaient la poitrine, les pieds, et qui cognaient le sol dans une allure lente quasi funéraire au début de spectacle, sont désormais libres et ouverts, comme la liesse semble à présent inarrêtable.



Célébrons son absence : miroloi ! miroloi !

► 9 juillet 2021

Avec humilité et maîtrise, Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen se sont saisi de rites et d'une culture qui ne leur appartiennent pas : leur regard sur ces danses ancestrales et ces pratiques d'un autre endroit est empli d'une bienveillance remarquable. Leur travail précédent déjà, autour du Dabkeh, explorait aussi les danses rituelles d'une autre partie du monde (ils avaient travaillé en Palestine à l'invitation des Ballets C de la B). Ce "*Lamenta*", propre, appliqué et net, fascine tout autant qu'il frustre, peut-être : il lui manque, probablement -et paradoxalement- un peu d'émotion et de sentiment, de laisser-aller, pour que le spectateur partage tout autant la douleur et la rédemption cathartique que ce spectacle, pourtant réussi, livre avec une générosité et une honnêteté exemplaires.



(c) Raynaud de Lage



(c) Raynaud de Lage

► 9 juillet 2021



(c) Raynaud de Lage



(c) Raynaud de Lage



(c) Raynaud de Lage

► 9 juillet 2021



(c) Raynaud de Lage



(c) Raynaud de Lage



(c) Raynaud de Lage

Auteur : Rick Panegy

Source : <https://www.ricketpick.fr/2021/07/09/spectacle-lamenta-de-rosalba-torres-guerrero-et-koen-augustijnen-festival-avignon/>

Lamenta, corps contre l'absence



Photo Christophe Raynaud de Lage

Le duo de chorégraphes Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen signent *Lamenta*. Après *Badke*, premier spectacle en collaboration en 2013 qui réunissait des danseurs palestiniens, ce nouvel opus plonge en toute liberté dans les traditions grecques et les tressent à la danse contemporaine.

C'est lors de voyages en Grèce initiés à partir de 2017 que les danseurs et chorégraphes Rosalba Torres Guerrero (d'origine franco-espagnole et née en Suisse) et Koen Augustijnen (de nationalité belge) découvrent le mirolôï. Signifiant littéralement « *discours sur le destin* » (de « logos », discours, et « mira », destin), le terme désigne une lamentation mêlant instruments et chants. **Interprété le plus souvent à la clarinette, au luth ou encore au violon, le mirolôï est une pratique autant culturelle que sociale.** Un rituel célébrant la disparition et l'exil, soit des expériences chevillées au corps des habitants de l'Épire, dont le mirolôï est originaire. Dans ce territoire du nord-ouest de la Grèce sous influence des Balkans – et des musiques tziganes –, les reliefs montagneux ont de tout temps accentué l'isolement et la dureté de la vie quotidienne. Ainsi la fête y est-elle inextricablement nouée à la souffrance et à l'évocation des absents, qu'ils soient défunts ou exilés. La fête pour dire, dépasser, supporter la tristesse.

Dans *Lamenta*, les deux chorégraphes réactivent ces musiques en réunissant une équipe de neuf danseurs grecs. Ce faisant, l'équipe offre un travail à la croisée de la tradition et de la modernisation, aussi bien dans la danse que dans la musique – des musiciens grecs accompagnés du français **Magic Malik** signant la bande son du spectacle. Sur un plateau entièrement nu, plongé dans l'obscurité et ceint de part et d'autre de murs de projecteurs, les interprètes entrent progressivement en scène. S'ils sont tous vêtus différemment, leurs costumes noirs, où le blanc point, sont tous marqués par la présence de longs pans d'étoffe.

► 9 juillet 2021

Dans la pénombre, chacun se positionne et commence à se balancer dans un même mouvement.

Se dévisageant les uns les autres, ils vont ensuite évoluer et dérouler leur partition. Le miroloï offrant une variété de rythmes et de couleurs sonores, la danse elle-même en épouse toutes les nuances. Battements de pieds, de mains ou de jambes au sol, rondes entêtantes encerclant ou soutenant des solos et des duos, portés, contorsions toniques à terre : dans un mouvement cyclique, les corps disent et répètent inlassablement la douleur et l'arrachement à celle-ci, seul ou à plusieurs. Passant d'une danse et d'une émotion à l'autre comme du collectif à l'individuel, se jouant du rythme, imposant à ses interprètes une énergie sans faille, ***Lamenta alterne entre des moments où gestes et musiques se font lancinants, s'étirant comme une longue plainte, et d'autres où ils s'affirment comme violents, répétitifs, rapides.***

Au fil du spectacle, trois parties semblent se dessiner, comme pour les trois occasions de convoquer le miroloï : deuil, exil et mariage amenant l'éloignement d'un membre de la famille. Lors de chacune de ces trois séquences, la musique, les intensités lumineuses comme les changements de costumes – cheminant vers l'épure et abandonnant le noir pour révéler le blanc –, soutiennent l'évolution des diverses atmosphères. **Face à ce travail porté par une belle énergie de troupe, les sentiments sont multiples.** Outre le regret de ne pas avoir la présence sur scène des musiciens – tant l'on pressent à quel point la danse et la musique s'influencent normalement en direct dans des improvisations réciproques – et la constatation que les costumes entravent certains mouvement dans la première partie, **l'ensemble gagnerait à être plus resserré et articulé dans son déroulé.** De même, un sentiment de lassitude peut naître face à des répétitions, à une manière de s'enfermer dans certaines séquences. Demeure néanmoins des scènes puissantes par leur incarnation, leur profondeur et leur capacité à dire la douleur et la tristesse. Gageons que le spectacle gagnera en maîtrise au fil des représentations et que l'équipe trouvera le souffle nécessaire pour porter *Lamenta* avec la juste intensité.

Autrice: Caroline Chatelet

Source : <https://sceneweb.fr/actu-lamenta-des-choregraphes-koen-augustijnen-et-roalba-torres-guerrero-au-festival-davignon-2020/>

Avignon 2021, deuxième épisode : Jatahy, Lamenta, Angélica Lidell au vif de l'émotion



© Magali Dougados

Christiane Jatahy et Angélica Lidell, deux artistes femmes éclatantes, sont à l'honneur du Festival In d'Avignon avec leurs dernières créations tandis que Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijen créent Lamenta, une chorégraphie hautement théâtrale et émotionnelle. Ces trois spectacles seront repris à partir de cet automne en Europe.

Entre chien et loup à Vedène

Cette fois, la Brésilienne Christiane Jatahy ne nous emmène pas trop loin. Pas besoin de traverser les mers (*Notre Odyssée* en 2018) en quête des héros grecs, de plonger dans l'univers des maîtres du cinéma (*La Règle du Jeu* en 2017) ou de filmer le retour des *Trois Soeurs* de Tchekhov à Moscou (2014). On reste à la maison, en famille, entre amis, au sein d'une petite communauté utopique qui se suffit à elle-même. D'ailleurs, l'atmosphère chaleureuse et fraternelle, les meubles en bois clair, le petit cheval d'enfant et le piano ouvert pourraient évoquer Tchekhov. Et la caméra, qui passe des mains d'un comédien à l'autre avec une élégante fluidité, va même jusqu'à révéler ce que l'on ne voit pas directement, les zones d'ombres et de désir, les souvenirs et les scènes fantasmées, portant avec beaucoup d'intelligence à l'écran les plans de l'intime en multipliant ainsi les points de vue de l'action et du spectateur.

► 10 juillet 2021



© Magali Dougados

Que voit-on dans ce spectacle *Entre chien et loup*, durant ce sombre crépuscule où le jour cède à la nuit, où justement le manque de visibilité brouille le réel en en révélant des formes monstrueuses ? Une communauté bienveillante de personnes comme vous et moi, qui se déchire, se diffracte, se transforme à l'arrivée d'une étrangère nommée Graça. Réfugiée brésilienne qui a fuit son pays en raison de la violence de la junta militaire qui menace sa famille, la jeune fille se fait d'abord accepter et désirer, déclenchant une rencontre amoureuse avec le plus séduisant des mâles. Puis, très vite, la confiance se rompt, les réseaux sociaux s'en mêlent, la jalousie fait tâche d'huile et l'harmonie bienveillante fait le lit de tous les démons.

Librement inspiré du film *Dogville* de Lars Von Trier, le spectacle, dont les jeunes comédiens et musiciens sont tous épatants, raconte comment les prémices du fascisme, de la haine de l'autre, de l'exclusion et de la rivalité parviennent à pénétrer dans les organismes sociaux les plus ordinaires. Grâce à la finesse des comédiens et à l'architecture de cette mise en scène entre théâtre et scène filmées, au présent ou en amont, au fil conducteur musical d'un piano qui colore chaque scène, Jatahy travaille le réel en le faisant passer pour de la fiction, qui n'est que le reflet inquiétant de notre présent. En douceur, sans violence directe, Graça (Julia Bernat) va revendiquer, comme une Antigone moderne, sa vérité en se dépouillant de toutes les projections collectives dont elle est chargée. Et Philippe Duclos, qui joue le personnage d'un aveugle très sage, incarne aussi le narrateur de cette histoire tragique, à l'image d'un chœur antique qui voit mieux que les autres. Un spectacle d'une grande force émotionnelle et politique, à découvrir d'urgence.

Lamenta, Cour Minérale

► 10 juillet 2021



© Héloïse Faure

Sur un plateau totalement nu, que les beaux murs de pierre blanche de l'université d'Avignon réchauffent avec des lignes verticales de projecteurs de chaque côté, neuf danseurs grecs, cinq femmes et quatre hommes originaires de différentes régions, s'attellent à un spectacle en forme de rituel. Partant du Miroloï d'Epire, une pratique de lamentations chantées et de danses pratiquées en Grèce durant les enterrements ou les séparations entre des membres d'une même famille, Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen, danseurs issus des compagnies Rosas de Anne Teresa de Keersmaker et de la C de la B avec Alain Platel, poursuivent leur recherche fondamentale autour des danses traditionnelles qu'ils mélangent de chorégraphies contemporaines. Le résultat est bouleversant d'émotion, de beauté et d'énergie.



► 10 juillet 2021

© Héloïse Faure

Dans des costumes au graphisme sophistiqué, noir et blanc (Peggy Housset), les artistes de différents âges traversent tous les états de la tristesse à la joie retrouvée, de la prostration formelle au lâcher prise, du recueillement minéral à l'explosion dyonisiaque. D'abord vêtus de costumes et bottés, ordonnés dans une mathématique inspirée, les corps et les âmes des danseurs s'en libèrent peu à peu, faisant jaillir leur personnalités et leur caractère en un tourbillon de gestes, jambes fouettant la terre et torsos ployés comme des arbres, le torse vrillant sur lui-même à la manière de chrysalides se mouvant en papillons, lézards ou serpents venant au monde.



© Héloïse Faure

La composition musicale créée par 15 musiciens grecs, auxquels s'est associé le flûtiste français Magic Malik, plonge dans les racines de la culture ethnique pour évoluer vers le jazz et le rock actuel. Elle permet donc aux danseurs une véritable création collective, duos d'hommes et de femmes magnifiques, quatuors de corps siamois, dont les têtes, les dos, se dissocient pour mieux d'accoler, mais aussi des solos solaires où les personnalités s'offrent le moment d'une performance à l'énergie fantastique. Cette vitalité, cette énergie qui prend souvent la forme d'une transe collective, irradie tout le spectacle durant une heure et dix minutes où l'on traverse les siècles, les familles, les saisons, les larmes et la joie. Superbe !

Liebestod, Opéra Confluence

► 10 juillet 2021



© Christophe Raynaud de Lage

Angélica Lidell, passionnaria madrilène et brûlante artiste, revient au Festival d'Avignon avec un spectacle en forme de confession qu'elle joue seule avec un taureau, incarnation de son amour immodéré pour la tauromachie et la lutte à mort entre un animal et un homme qui passe sa vie à la risquer. Dédié à Juan Belmonte, qui s'est suicidé en 1962, créateur du torero spirituel, le spectacle s'inspire aussi de la philosophie de Cioran qui explique l'impossibilité de vivre (*Sur les cimes du désespoir*). « On torée comme on vit » dit Belmonte repris par Lidell, pour qui, faute de bien vivre, il faut vivre tragiquement, aimer à mort, comme l'indique le titre du final de l'opéra *Tristan et Iseut* de Wagner *Libestod* dont on entend le thème musical à la fin. Pour l'heure, Angélica, nommée Chevalier de l'ordre des Arts et Lettres en 2017, se plante devant nous, petite femme brune dans sa longue robe noire, au centre de l'immense plateau d'une scène toute orange, avec à ses côtés une bouteille de vin rouge et un verre.

La bande son est entêtante, mais la voix d'Angelica, parfaitement sonorisée est bien plus puissante. Pour ceux qui s'attendent, au vu des précédentes performances, à des extrémités dans le spectaculaire et le trash, le début du spectacle enchaîne des images plutôt paisibles, un homme au torse nu et aux cheveux très longs prend la pose en longue jupe violette, entouré d'une flopée de chats, avant que l'héroïne ne s'assoit tranquillement, robe relevée à mi cuisse, poursuivant ses scarifications avec un petit rasoir et les désinfectant ensuite avec un tampon d'alcool. « La souffrance m'a donné le courage de l'affirmation » reprend celle, citant Cioran, qui torée avec Dieu. D'où le vin qu'elle boit, le pain qu'elle mange et avec lequel elle essuie ses plaies sanguinolentes, car c'est le sang qu'elle aime, carburant de l'amour, de la vie et de la mort.

► 10 juillet 2021



© Christophe Raynaud de Lage

Dès lors, seule avec elle-même, devant nous comme auditoire et réceptacle, Lidell se confesse avec sa rage, son impatience, sa folie mais aussi sa détermination à s'insurger. La langue espagnole, violente, rugueuse et sensuelle à la fois, est martelée comme un jet de couteaux qu'elle nous lance à nous, spectateurs imbéciles, admirateurs abrutis, jeunes décerebrés, homosexuels ébahis par la modernité, actrices putains d'un cirque médiatique et mondain, bref, nous y passons tous, bobos adeptes d'un développement durable, bien contents d'être insultés par celle même qui est adulée. Les Français, surtout, enfants gâtés pourris d'une société matérialiste qui honnit Dieu, en prennent pour leur grade, mais c'est pour ensuite s'autoflageller au fil d'un dialogue avec elle-même ou l'auto-dérision est poussée à son paroxysme. Egoïste, méprisante, orgueilleuse, élitiste, elle avoue ses péchés dans ce confessionnal géant constitué des spectateurs.

Femme-enfant, torero christique, figure provocatrice de l'anti-modernité qui fustige la bien pensance et les nouveaux courants de pensée, animée d'une transe hypnotique, mystique, orgasmique pour cracher les tréfonds de son âme sans rien s'interdire, au risque d'énervier, de choquer, de faire se lever un public abasourdi par tant d'excès et d'injustices. De belles images, que ne renierait par le plasticien Romeo Castellucci, calment l'invective, quand elle prend dans ses bras un bel homme à la fois manchot et unijambiste. La passionnaria se mue alors en pieta, la souffrance en amour, toujours désiré, toujours malheureux.

Autrice : Hélène Kuttner**Source :** <https://www.artistikrezo.com/spectacle/avignon-2021-deuxieme-episode-jatahy-lamenta-angelica-lidell-au-vif-de-lemotion.html>

► 12 juillet 2021

Lamenta, une transe danse en noir et blanc



Sur un plateau nu, cour minérale à Avignon, le duo de chorégraphes, **Koen Augustijnen** et **Rosalba Tores Guerrero** – magnifique interprète de **Philippe Découflé**, d'**Anne Teresa de Keersmaecker** puis d'**Alain Platel**, dont nous avons pu découvrir la foisonnante créativité dans un duo avec **Rocio Molina** à Chaillot dans le cadre d'une carte blanche offerte à la chorégraphe espagnole – invite à plonger dans les rites grecs, les danses pour les morts, les disparus, les exilés.

Portés par les chants traditionnels, les mirolloi d'Épire – région située au Nord de la Grèce, sorte de lamentations instrumentales et vocales entonnées à l'occasion de fêtes, de funérailles, neufs danseurs investissent le plateau, le font vibrer de leur coup de reins, de le mouvement tournoyants, de leur gestes envoûtants. Habillés de noir, de blanc, ils entrent lentement, puis accélère la cadence dans une transe effrénée qui les conduit à une félicité, un épuisement salvateur.

Nuque contre nuque, tours sur les genoux, pirouettes, sauts, les interprètes se donnent entièrement, jusqu'à l'oubli d'eux même, à l'écriture de deux chorégraphes qui puisent leur inspiration dans les us et coutumes grecs. Étonnement, c'est d'autres images, d'autres interprétations qui viennent se surexposer, venant d'autres cultures, celles des tsiganes, des slaves, des Israéliens. Comment lorsqu'ils sont tournés vers la muraille de pierre blanche de la cour minéral, ne pas y voir une prière au mur des lamentations ? Le lieu, la thématique choisie par **Koen Augustijnen** et **Rosalba Tores Guerrero**, s'y prêtent en tout.

Puissamment habitée par les neufs artistes, tous d'origine hellénique, la scène, puis la salle, se laisse emporter vers un ailleurs, une allégresse, une folie où tout chavire, le noir devient lumière.

Crédit photos © Christophe Raynaud de Lage

Auteur : Olivier Fregaville-Gratian d'Amore

Source : <https://www.loeildolivier.fr/2021/07/lamenta-une-transe-danse-en-noir-et-blanc/>

Festival d'Avignon Lamenta, chorégraphie de Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen

Festival d'Avignon

Lamenta, chorégraphie de Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen.



© Christophe Raynaud de Lage

Une création née du croisement de plusieurs cultures. En partenariat avec les ballets C de la B, les chorégraphes ont découverts en Palestine une danse traditionnelle la « dabkeh » dont ils se sont inspirés pour *Badke*. Jouée avec succès au festival de Kalamata en Grèce, cette pièce a contribué à de nouvelles rencontres. Ils ont été invités à découvrir des danses traditionnelles festives et des musiques ancestrales de la région montagneuse de l'Épire. Et *Lamenta* est né de ce coup de foudre.

Les miroloi, lamentations chantées pour un enterrement, un mariage ou l'exil d'un proche sont partition d'où émerge une succession de tableaux dansés mais dont la lisibilité n'est pas évidente pour le néophyte. Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen ont travaillé avec neuf danseuses et danseurs de différentes régions grecques. Tous formidables par leur engagement et leur énergie, ils frappent le sol, se battent la poitrine et claquent des mains, dans un rythme constant. Sans répit, emportés dans une folle farandole.

Les chorégraphes soulignent : « Le plateau est vide. Nous ne voyons principalement que des corps. C'était un désir esthétique et symbolique mais aussi un objectif financier : consacrer tout notre budget aux interprètes plutôt qu'à la scénographie. » Le travail de lumière sophistiqué de Begoña Garcia Navas sculpte les corps dans ce bel espace de jeu, qu'est la cour minérale de l'université d'Avignon. Les costumes noir et blanc de Peggy Housset rappellent certaines créations du japonais Yōji Yamamoto. Un spectacle exigeant que l'on pourra découvrir prochainement en France...

Auteur : Jean Couturier

Source : <http://theatredublog.unblog.fr/2021/07/12/festival-davignon-lamenta-choregraphie-de-rosalba-torres-guerrero-et-koen-augustijnen/>

Filer le deuil

Lamenta



© Christophe Raynaud de Lage

Plateau dépouillé, neuf danseurs exécutent des rituels de deuil inspirés par des lamentations chantées, les *mirolòis* d'Épire. S'enchaînent les solos et les danses en chœurs, qui suivent avec minutie les étapes de la perte : cris et sueurs vont crescendo, secouant les costumes traditionnels noirs et blancs de Peggy Housset, tandis que la musique sous la direction de Xanthoula Dakovanou émousse, ébranle les corps qui, luttant contre l'épuisement, s'acheminent inexorablement vers la mutation émotionnelle de l'après-deuil.

En fait, une question simple, presque évidente, émaille tout le spectacle : pourquoi la musique n'est-elle pas en *live* ? Le rituel y perd la moitié de la force, il n'échange qu'avec un CD... La danse n'est pas plus au centre pour autant : délestée du plus-que-présent que le rituel souhaitait aménager, elle discute, contrainte, avec un grand absent. Coïncidence ou conséquence, à l'exception de Petrina Giannakou, d'une présence renversante, les danseurs préservent une grande pudeur vis-à-vis de la salle : quand les corps n'excluent pas la présence des spectateurs, les regards face public restent dans le vide, brouillés par le même rituel qui ne veut pas trop échauffer l'émotion du public, probablement par respect : il s'agit d'un sujet traumatique, après tout.

Sauf que la double absence de *live* (qu'il s'agisse de la musique ou du rapport avec le public) ralentit le profond sentiment de vie que Koen Augustijnen et Rosalba Torres Guerrero veulent

► 13 juillet 2021

insuffler face à la mort, puisqu'elle contredit au moins une partie de l'intérêt rituel. En fait, au lieu d'être un *re-enactment* des étapes de la perte, « Lamenta » a plutôt l'air d'un filage, il répète le deuil plus qu'il ne le ressuscite. Si la proposition conserve une certaine distance de sécurité émotionnelle avec le public, à force de se concentrer sur la répétition plus que sur la différence, la frustration l'emporte : trop de respect pour autrui tue peut-être le respect. À savoir qu'en ce jour, la pluie eut raison des dix dernières minutes de représentation. Elle a pourtant le mérite d'excaver le présent trop longtemps disparu des lamentations : les danseurs, subitement dessillés, partagent alors avec le public une certaine météo des atmosphères. Par une splendide gestuelle, écrite pour clore le spectacle, ils rappellent aussi ce qu'aurait pu être « Lamenta » s'il avait osé affronter ceux qui le regardaient.

Auteur : Victor Inisan

Source : <http://www.iogazette.fr/festivals/2021/filer-le-deuil/>

Festival d'Avignon, une 75e édition à l'écoute du monde

Éclectique et dédié à la prolifération des formes, le Festival d'Avignon s'accorde au regard des artistes pour lancer les pistes annonciatrices d'un futur à inventer.

Privé du précédent Festival d'Avignon et sevré de spectacles depuis plus d'un an, c'est un public avide qui est au rendez-vous de cette 75^e édition. L'aporie du temps mort vécu par le spectacle vivant a paradoxalement conduit les artistes à se confronter à eux-mêmes et ce temps d'expectative, rompant avec une pression qui leur demande de produire toujours plus, se lit en filigrane dans chacune des propositions.

Dès l'ouverture, les bouleversements du monde se cristallisent avec deux créations. Celle de Tiago Rodrigues, lecture performative de Tchekhov, qui met en scène *La Cerisaie* : autour d'Isabelle Huppert, la diversité de la troupe fait miroir aux transformations de la société d'aujourd'hui. Et celle, politique, de Christiane Jatahy, qui s'empare du scénario de *Dogville* de Lars von Trier pour dénoncer, dans *Entre chien et loup*, l'instrumentalisation de l'autre, étranger·ère forcément coupable, et condamner la mainmise sur le Brésil d'une extrême droite délétère qui diffracte l'unité nationale en opposant les communautés.

Réel et fiction

Le cinéma n'est jamais loin non plus dans la création de Caroline Guiela Nguyen, même si la metteuse en scène le tient à bonne distance et teinte de noir le technicolor de *Fraternité*, *Conte fantastique*. Une éclipse vient en effet de décimer la moitié de la population. Lorsque Caroline Guiela Nguyen règle sa focale, on découvre un Centre de soin et de consolation où les survivant·es laissent des messages aux absent·es. Une communauté se crée, entre frictions et empathie, où les visages rayonnent, les langues se télescopent et les sourires se figent. L'ambition de Caroline Guiela Nguyen est grande, trop par instants. Sa fiction se nourrit du réel sans pourtant verser dans le théâtre documentaire.

À l'inverse, *Liebestod* d'Angélica Liddell s'articule dans les diatribes hurlées d'un discours d'anachorète, qui fustigent les marchands du Temple du théâtre et s'inscrivent dans le cérémonial blasphématoire et sanglant de son corps qu'elle martyrise. On passe à la transe chamanique avec *Samson* du metteur en scène sud-africain Brett Bailey, "*un récit sanglant plongé dans une période d'oppression et de cruauté*" qui réunit, autour du danseur et *sangoma* (guérisseur) Elvis Sibeko dans le rôle-titre, une troupe de performeurs zoulous et xhosas éblouissante. Une création visuelle, musicale, chorégraphique et théâtrale qui parle évidemment des affres de l'apartheid et, plus généralement, de la colonisation et du racisme.

Alertant sur l'instrumentalisation du corps des enfants avec *Pinocchio (live) #2*, Alice Laloy installe la parade dystopique d'une escouade en blouses grises transformant une joyeuse bande de gamin·es en pantins dociles. L'enfant, encore lui, est notre guide pour découvrir *OUTREMONDE*, la performance onirique et méditative de Théo Mercier, que l'on arpente pieds nus, en petit groupe, parcourant les salles de son installation à la Collection Lambert. La traversée d'un statuaire de sable blond qui appelle à la décantation des esprits.

► 13 juillet 2021

Contemporanéité

Kingdom d'Anne-Cécile Vandalem tient aussi du conte pour enfants en confrontant la violence de chasseurs organisant un safari dans la taïga à l'utopie rousseauiste d'une fratrie élevée dans les confins d'un monde jusqu'alors préservé. Ces mêmes territoires que questionne Bérangère Vantusso avec la troupe de l'Oiseau-Mouche dans *Bouger les lignes – Histoires de cartes*, où l'on apprend à distinguer "les lignes qui relient de celles qui séparent". Un apprentissage géopolitique dont l'apparente naïveté s'avère au final d'une lucidité imparable. Dans *Des territoires*, la trilogie de Baptiste Amann, l'espace est politique au prétexte de la réunion d'une fratrie à l'enterrement de ses parents pour interroger le lien entre l'histoire des bouleversements sociaux que furent 1789, la Commune et la révolution algérienne, et questionner notre (in)capacité à nous mobiliser pour prendre en main notre avenir commun.

Fusionnées à une contemporanéité explosive, les danses traditionnelles grecques, socle de *Lamenta* des chorégraphes Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen, participent de l'héritage populaire d'un vivre-ensemble qui fait front face au délitement d'une communauté en proie à la perte, au deuil et à l'exil. De son côté, en mixant le théâtre et la danse, Nathalie Béasse traite avec humour et délicatesse, dans *Ceux-qui-vont-contre-le-vent*, de la difficulté pour l'individu de s'insérer dans le groupe.

Pour finir, l'image d'Hamlet soliloquant face au crâne du bouffon Yorick inspire avec brio à Olivier Py *Hamlet à l'impératif!*, le feuilleton du festival et une pièce de théâtre. Une exégèse proliférante de l'œuvre de Shakespeare où les discours savants exaltent les bonheurs d'une farce réjouissante destinée à tous les publics.

Festival d'Avignon jusqu'au 25 juillet

Auteurs : Fabienne Arvers, Philippe Noisette et Patrick Sourd

Source : <https://www.lesinrocks.com/arts-et-scenes/festival-davignon-une-75e-edition-a-lecoute-du-monde-396219-13-07-2021/>

► Le 13 juillet 2021

« Lamenta » : le dialogue impossible entre tradition et danse contemporaine

Le Festival d'Avignon, c'est un festival de théâtre. Mais pas que. Du 5 au 25 juillet, on y pense, on y danse, on y joue, on y crie, on y débat. Mais pour quoi faire ? On est allé voir « Lamenta », un spectacle de danse de Koen Augustijnen et Rosalba Torres Guerrero à la Cour minérale de l'Université d'Avignon.

Un spectacle vivant est souvent la promesse de résoudre un conflit ou une contradiction. Le simple fait, en ce 12 juillet 2021 après un an et demi de crise sanitaire et alors que les perspectives sont loin d'être réjouissantes, d'assister à une représentation théâtrale relève presque de l'absurde. Les spectateurs ne s'y sont d'ailleurs pas trompés : tous participaient à l'exégèse de l'allocution d'Emmanuel Macron survenue quelques heures auparavant à coup de mépris de classe et de culpabilisation des pauvres qui pâtissent d'un inégal accès à la vaccination et plus largement aux soins.

Verticalité de la danse contemporaine, immanence des danses traditionnelles

Fort heureusement, le noir qui se fait dans la salle pour signaler le début du spectacle fait taire tout le monde. Neuf corps, jeunes et beaux, entrent sur une scène nue. Des corps de danseurs contemporains qui viennent nous parler de traditions ancestrales grecques. Le papier distribué à l'entrée de la salle nous parle de chants de l'Épire et de la préservation des formes dansées à travers les siècles et l'on voit bien que cette référence est à la genèse du spectacle et qu'il y a une volonté d'instituer une sorte de dialogue entre la tradition et la contemporanéité.

La question qui se pose alors est la suivante : la réinterprétation d'une tradition par des intelligences extérieures à son essence est-elle possible ? Autrement dit, la réinterprétation d'une tradition séculaire sur une scène de théâtre n'est-elle pas, par définition, une dénaturation qui rend l'exercice nécessairement vain ? Car ce dont *Lamenta* fait son suc, c'est une esthétisation de la tradition : les deux chorégraphes à l'origine du spectacle l'ont théorisée et l'ont réécrite, ils lui ont donné un schéma, un territoire nouveau. Pis, il y a une promesse de spectaculaire qui jure avec l'horizontalité et l'immanence des danses traditionnelles.

Traduire la tradition quand il faudrait la vivre

L'hybridation entre tradition et danse contemporaine n'a pas pris dans *Lamenta* parce qu'elle a davantage été pensée comme une assimilation : l'écriture dramaturgique n'a fait qu'une bouchée de la ritualité. Et cela tient à un point principal : l'endroit d'où s'exprimaient les danseurs. Cet endroit, c'était la danse contemporaine. Cela se voyait dans la façon dont ils engageaient leurs mouvements, où ils plaçaient leurs intentions : lever un bras lorsque l'on est allé au Conservatoire de danse, ce n'est pas lever un bras comme on nous l'a appris depuis tout petit par nos grands-parents qui le tenaient eux-mêmes de nos grands-parents. De même, la présence d'un artiste sur une scène, qui sait tenir de son regard un public en haleine, n'est pas la même que celle d'un participant d'une fête.

Vous allez me dire : mais l'équation est donc impossible ! Oui, elle l'est : la reproduction d'un réel exogène et l'importation de la matérialité d'une culture dans un espace clos et aussi codifié qu'un théâtre sont des vanités - qui valent pourtant souvent le coup d'être tentées. Seulement, il ne faut pas croire que « *chaque tradition vivante trouve une traduction dans le*

► Le 13 juillet 2021

présent » comme le proposent les chorégraphes. Après ce spectacle, je suis au contraire certain que « *chaque tradition vivante est un présent que toute traduction qui ne serait pas une transcendance abimerait.* »

Auteur : [Pablo Pillaud-Vivien](#)

Source : <http://www.regards.fr/idees-culture/culture/article/lamenta-le-dialogue-impossible-entre-tradition-et-danse-contemporaine>

Festival d'Avignon : quand soufflent les esprits



"Lamenta" - © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

Un vent étrange qui n'a rien à voir avec le mistral, spécialité locale, semble souffler sur la programmation du festival d'Avignon. En y regardant de près, il possède les caractéristiques de ce que l'on pourrait nommer, de manière confuse certes, un animisme. D'après la définition du dictionnaire, l'animisme (du latin *animus*, originellement « esprit », puis « âme ») est la croyance en un esprit, une force vitale, qui anime les êtres vivants, les objets mais aussi les éléments naturels, comme les pierres ou le vent, ainsi qu'en des génies protecteurs.

Cet animisme nichait au cœur des forêts peuplant le *Kingdom* d'Anne-Cécile Vandalem et sa petite colonie d'humains en quête d'une autre vie, mais on peut également le retrouver dans les ténèbres de *La Dernière nuit du monde* de Fabrice Murgia (prolongé jusqu'au 26 juillet). Il s'est exprimé encore, de manière spectaculaire, dans la transe impressionnante du *Samson* de Brett Bailey et sa compagnie sud-africaine Third World Bunfight, joué au gymnase Aubanel. Dans ce dernier spectacle, le personnage principal, issu de l'Ancien Testament, est interprété par Elvis Sibeko, chorégraphe-danseur et comédien mais aussi guérisseur, ce qui annonce la couleur, tirant ce *Samson* vers ce qui ressemble parfois à une cérémonie vaudoue. La musique obsédante, jouée par trois musiciens présents sur le bord de la scène, souligne encore plus cet aspect du spectacle, répétant en boucle les phrases musicales, tandis que s'affichent en fond de scène des compositions précieuses et colorées aux allures de miniatures persanes anciennes autant que d'images psychédéliques.

► 19 juillet 2021

Le metteur en scène Brett Bailey, dont on connaît le penchant pour l'irrationnel, transpose le mythe de Samson à une époque contemporaine, entre société coloniale, capitalisme sauvage, migrations et xénophobie. « *Que le mythique Samson soit un nazir consacré au dieu hébraïque n'est pour moi qu'un simple détail historique. Je m'intéresse davantage à ce qu'il représente : l'archétype de la rage qui s'élève et qui explose en réponse à des années d'oppression et d'humiliation.* » Samson devient donc le héraut d'un peuple qui n'a rien d'autre à perdre que ses chaînes, dont la rage va s'abattre sur ses ennemis, voleur de compagne et de territoires. Les comédiens-danseurs-chanteurs (extraordinaire performance vocale de Mikhaela Faye Kruger) sud-africains portent le jeu à l'incandescence. On dirait que tout cela n'est pas joué, certains acteurs semblant dans un état second, au bord de l'inconscience. La fascination du public est palpable, et quand le spectacle s'arrête, que les acteurs ne reviennent pas saluer malgré les applaudissements nourris, on a l'impression d'avoir vécu un rêve ou un cauchemar éveillé. Vous avez dit transe ? Il n'est que l'urgence de devoir courir voir un autre spectacle programmé dans le marathon festivalier qui ramène le spectateur à la réalité. Conscient tout de même que ce *Samson* n'a pas fini de le hanter.

Troublant et hypnotique aussi le **Lamenta** du duo de chorégraphes Koen Augustijnen (Athènes) et Rosalba Torres Guerrero (Bruxelles), à la recherche d'une danse-théâtre capable d'incarner les émotions les plus subtiles. Ils ont rassemblé un groupe de neuf danseurs et danseuses grecques pour explorer les musiques, les chants et les danses qui accompagnent les rituels de deuil dans leur pays. Leur recherche est basée sur les *mirolois* d'Epire, lamentations chantées pour les funérailles mais également lors de départs pour l'exil ou de mariages (sic) qui vont éloigner un membre de la famille. Loin de vampiriser ces cérémoniaux traditionnels, ils les recréent en un rituel contemporain époustouflant d'énergie et d'impact visuel. Comment dépasser les tourments du deuil, la douleur, s'en libérer collectivement en les transcendant par une dynamique des corps qui est un appel à la vie, sous la tutelle bienveillante de ceux qui sont partis ? *Lamenta* a suscité l'adhésion enthousiaste du public de la cour minérale de l'Université, par un soir de mistral où soufflaient fort les esprits.

Emma Dante n'est pas en reste de ces questionnements métaphysiques. Avec **La statuette de sucre**, inspiré par le poète et écrivain napolitain Giambattista Basile (1566-1632) dont les contes puisent dans la tradition orale du Royaume de Naples, elle évoque les rituels des funérailles de cette région en les mêlant aux traditions de sa Sicile natale. Emma Dante, là aussi, se livre à une recreation inventive de ces rituels au cours d'une fête des morts pleine de vie, convoquant la musique et la danse pour une célébration païenne où la seule croyance bien ancrée est celle d'appartenir à une même communauté. Le titre de la pièce doit son nom à une tradition de l'Italie du Sud qui veut que le 2 novembre, jour de la fête des morts, pour honorer la mémoire des défunts et les rendre présents on prépare une statuette de sucre qui est en quelque sorte leur substitut symbolique. Tout en douceur.

Cette 75^{ème} édition du festival d'Avignon s'est fixée comme propos de « *se souvenir de l'avenir* », ce qui était d'ailleurs le titre de la soirée dans la Cour d'honneur consacrée à Edgard Morin, encore bien vivant quant à lui comme il en a témoigné. Gageons que tous ces esprits qui soufflent sur le festival cette année lui feront une escorte invisible mais bienveillante pour l'accompagner dans sa destinée.

Auteur: Luis Armengol

Source <https://lartvues.com/festival-davignon-quand-soufflent-les-esprits/>

► 22 juillet 2021



Sonoma, le clair-obscur surréaliste de Marcos Morau au Festival d'Avignon

Depuis le premier jour du Festival d'Avignon, nous étions en attente d'une pièce de danse écrite, singulière, et à la dramaturgie pensée. Le chorégraphe espagnol signe pour la Cour d'honneur un conte onirique et fantastique aux corps possédés par le diable (ou dieu, mais n'est-ce pas la même chose ?).

Cauchemar

Tout commence comme dans un cauchemar. Des femmes, telles des poupées traditionnelles, longue robe rigide, le buste serré et les bras le long du corps, collés, avancent à toute vitesse, elles semblent être sur patins à roulettes et on l'apprendra, elles ne le sont pas. La technique de marche rapide est poussée à son paroxysme. Et ces filles vont se mettre, comme si elles s'attaquaient au cadavre de leur amant, à dépiauter les cordes qui enserrant une croix posée au sol. Elles psalmodient : « Bienheureux celui qui... »

Sur scène, quelques grands panneaux blancs sont posés sur le plateau, et le mur de la Cour est lui nu.

Fragmentation

Dans sa note d'intention Morau convoque Buñuel, non pas pour adapter l'un de ses films mais pour être avec lui dans son approche surréaliste et saccadée de l'image. Quand nous découvrons le travail de Marcos Morau nous sommes en 2016, et alors nous entrons dans sa grammaire très particulière. C'était pour *Le Surréalisme au service de la Révolution*. Mais, il y a cinq ans, le fond ne suivait pas la forme. Morau se place donc du côté des chorégraphes surréalistes, comme Cindy Van Acker. Il sait parfaitement convoquer des images qui subjuguent.

De l'enfermement à la liberté, de la religion à son bannissement, Alba Barral, Ángela Boix, Julia Cambra, Laia Duran, Ariadna Montfort, Núria Navarra, Lorena Nogal, Marina Rodríguez, et Sau-Ching Wong avancent comme une horde qui parfois grouille.

► 22 juillet 2021

Son écriture est comme dans le wacking, faite de saccades au rythme haletant. On ne respire pas ici, il n'y pas d'espace ici, car il faut fuir les esprits. Elles sont des sorcières, premières féministes et elles comptent bien en découdre dans des lignes où si l'une tombe tout foire.

Obsession

C'est une danse obsessionnelle qui ne séduira pas les amoureux des lignes douces. Le climax se tient dans un tableau noir où elles évoluent le visage masqué. Les silhouettes sont des actrices de cette pièce. Des chapeaux plats, des petites chaussettes blanches, plus tard des fleurs plus bohèmes.

Contrairement à *Lamenta* où la danse traditionnelle était convoquée de façon littérale, dans *Sonoma*, elle est invitée par des symboles pour la rendre moderne. Des grands tambours sont martelés comme les pieds qui enfin tapent le sol après l'avoir survolé tant de minutes.

Elles sont des femmes puissantes elles disent « nous sommes celles qui ramèneront les morts à la vie », des choses comme ça. Les textes sont de *El Conde de Torrefiel*, *La Trisura* et *Camina S. Belda*. Mais le texte est un mouvement comme un autre, qu'elles tambourinent de la voix.

Cinq ans plus tard, la forme avale le fond, Buñuel est un prétexte pour Morau qui s'autorise à jouer avec le ciel. D'ailleurs, il nous faut le remercier, car il a fallu qu'il projette de la lumière sur les fenêtres du mur pour que l'on réalise (enfin !) que leur structure était en forme de croix religieuse. C'est assez brillant pour lui de l'avoir vu et de le montrer.

Dans la cour, pour survivre il faut créer de grandes images, et à ce jeu, Morau excelle, en s'amusant avec les jeux d'ombres, toujours spectaculaires. Il s'amuse tout le temps en fait, car les déhanchés chaloupés et augmentés des danseuses ne laissent aucun doute sur les libertés prise avec la grammaire traditionnelle. Il y a des gestes qui restent, comme cette danseuse qui nous fait signe de nous taire et toujours cette volonté de fractionner tous les temps et de les danser.

La pièce divise, nous on fond. Et on vous conseille fortement d'entrer dans ce bal mystique.

Jusqu'au 25 juillet dans la Cour d'honneur du Palais des Papes, à 22 heures. Durée 1h15.

Puis à Chaillot du 20 au 28 janvier.

Visuel : © Alex Font

Autrice : Amelie Blaustein Niddam

Source : <https://toutelaculture.com/spectacles/danse/sonoma-le-clair-obscur-surrealiste-de-marcos-morau-au-festival-davignon/>

La Danse au Festival IN d'Avignon 2021: être "ensemble" ! Et cheffes de file !



"Any attempt will end in crushed bodies and shattered bones" de Jan Martens: résiste !

Le nombre de danseurs est important: 17 sur un grand plateau pour travailler sur l'individu! Plusieurs générations de corps, tous différents, petits ou grand gabarit, sexualité dégenrée, âges variés.... Pas de "canon de beauté" à l'horizon de ce travail colossal sur la masse, le groupe qui avance se déplace, se décale comme des vagues passées au peigne fin de croisements savants hypnotiques; sur une musique de Gorecki "concerto pour clavecin et orchestre" Mouvement choral de résistance, de soulèvement qui gronde. Et surgit en contrepartie, une immobilité sereine qui laisse s'échapper respiration et temps de pose-pause. Sous tension comme un sit-in en opposition à la marche-démarche populaire. Pièce de groupe hallucinante, concentrée, d'une rare efficacité visuelle, qui laisse fuir aussi les différences de corpulence de chacun. Tout se tricote, se tisse et semble se fondre dans la foule. C'est impressionnant et dérangeant. Fascinant à coup sûr! Cette vision de l'humanité en proie au mouvement est faite aussi de diversité et non d'anonymat dans les costumes à la fois haillons autant que fantaisie en rouge pour chacun sans pareil. De quoi méditer sur le nombre, son impact, sa force en se laissant aller dans cette beauté fluide et émouvante. Les circulations savantes augurant d'un ordre consenti pour arriver à ses fins: la force du groupe est unique et sujet à une composition chorégraphique émerveillante

A la cour du lycée Saint Joseph.



"Lamenta" de Rosalba Torres Guerrero et Koen Augustijnen: perte et retrouvailles

Une fois de plus l'être ensemble dans une communauté fait office de pré-texte, de pré-mouvement issu de la culture populaire grecque. A partir de l'étude approfondie du "miroloi" de l'Epire, danse ancestrale qui évoquent le départ, la perte et l'absence. La terre, les racines, la nostalgie y sont convoquées sur une musique lancinante, chants de lamentation. Une danse incarnée, faite de rituels pour se reconstruire dans le groupe! Résonances qui se retrouvent sur le plateau, ici et maintenant pour une transposition contemporaine de toute beauté, les costumes y ajoutant des touches de couleurs virevoltantes. Un marathon de danse fusionnelle entre les corps sur le plateau nu, danse "étrangère" à la culture des deux chorégraphes, auscultée avec respect, pertinence. S'emparer d'un matériau existant pour le modeler, le transmettre et interroger la notion d'héritage, voilà le propos très convaincant de cette démarche artistique. La danse y est fulgurante, hypnotique, performante, fougueuse Folie, sorcellerie à l'appui pour se perdre dans l'épuisement, le don de soi, la perte. Etre ensemble pour se tenir debout, faire la ronde ou dévoiler sa virtuosité en solo, tout concourt ici à la vision d'une certaine utopie de la communauté retrouvée. Du moins, celle des danseurs arpentant le plateau à l'envi.

A la cour minérale Avignon université

"Sonoma" de Marcos Morau: la faculté de l'imaginaire

Dans la cour du Palais des Papes, le choix d'une "signature" chorégraphique est fondamental. Sur le plateau immense sont lancées comme des catapultes des personnages tourbillonnants, glissant sur le sol comme des poupées jouets téléguidées. Effet de choc sur fond sonores d'exclamations tonitruantes. Un déferlement d'énergie féminine en vision d'images cinématographiques inspirées du cinéma de Bunuel que le chorégraphe chérit et admire. Séquences oniriques, rituels très construits, les péripéties de ce petit monde vont bon train. Tambours battant, tout s'agite, se meut parfois de façon mécanique, intrigante. Toutes ces femmes fébriles oscillent, se débattent obéissent à une loi de la vitesse extrême, de la virtuosité. C'est une perspective envahissante, à la démesure du plateau judicieusement investi. Le rythme sauvage et tenace tient en alerte instinctive face à l'absurde, à la désorganisation apparente des séquences. Du Christ à Dionysos sont convoqués des tableaux surréalistes, des scènes décousues s'enchaînent pour planer dans le rêve et l'irréel. Religion paysanne et brute comme credo spectaculaire, naïf, bon enfant comme ces déplacements robotiques, costumes délirants de rondeur, de crinoline blanche vaporeuse et tournantes si fascinantes. Sonoma comme figure de proue d'une expression contemporaine des coutumes métamorphosées. Révolution de palais au coeur de la cité papale!

A la Cour d'Honneur

LES CHEFFES DE FILE DU FESTIVAL IN



"Liebestod" de Angelica Liddell : Belmonte de toréer et de travers !

On la retrouve avec curiosité, ce trublion, électron libre du théâtre dansé, de la satire, de la diatribe Politiquement et poétiquement incorrecte Angélica se frotte ici au toréro, figure masculine par excellence, figure du condamné à mort volontaire, macho, puissant ou désuet devant la bête. Taureau de pacotille pour partenaire sur fond de barrières d'arène frontale, de rambardes protectrices révélant d'autres icônes cachées Car elle y va bon train nous traquant, public, spectateurs, gens du spectacles pour mieux insulter, vilipender le petit microcosme environnant! Sa parole est de taille, sa voix tonitruante qui ne lâche pas le morceaux plus de deux heures durant. Un homme entouré de chat pose en figure sculpturale et passe en traversant la scène... Les visions et images sont incongrues, décalées, surréalistes. Angelica conte et raconte en même temps qu'elle trempe son pain dans le sang de ses menstrues. Imperturbable, indévissable, elle éructe, piaffe, hurle son désaccord, sa désaffection pour ce monde. Abrupte parodie, brute de coffrage, sans concession. Un taureau pour partenaire, une Carmen à vif, mordante, incisive, calomnieuse, injurieuse, féroce! En robe blanche à frou-frou, elle conte sans relâche, danse, se cabre et sans respect frappe et touche son entourage. Un cul de jatte l'accompagne et la transforme en vision de pieta, madre ou matrone, sainte ni touche sans gêne et sans vergogne. Sexe et beauté, rudesse douleur et rage font son fond de commerce, sa boutique fantasque, portes ouvertes. Angelica Liddell en toréador, costumée de paillettes, féminin ou masculin en figure de proue: la bête est féroce, l'ange est divin ou féroce.... Un rituel déflagrateur en hommage à l'art de toréer, de frôler la mort grâce à l'Art de vivre l'impossible dans l'acte de créer. Instant sublime de la transfiguration spirituelle, de l'offrande, du sacrifice. Angelica désire être possédée, fécondée par le taureau, l'homme. Ou son public avec qui elle entretient une relation phallique, érotique, pénétrante. Sur l'autel du plateau, elle se livre, se fait dévorer autant qu'elle dévore.

A l'Opéra Confluences



"La trilogie des contes immoraux" (pour Europe) de Phia Ménard: érection à gogo !

D'un trublion à l'autre, il n'y a qu'un pas et Phia Ménard succède à Angelica Liddell avec une résonance particulière. Seule sur le plateau elle se met à tenter de maintenir, de construire une immense maison de carton prédécoupée, préfabriquée C'est "La ruée vers l'or" où Chaplin tient à bout de bras sa maison qui bascule. Travaux d'Hercule, rocher de Sisyphe, l'édifice chancelle puis se dresse enfin. Tronçonneuse au poing Phia Ménard, super woman, découpe son cocon en autant de pétales. C'est irrésistible de comique, de burlesque et de détachement La pluie tombe hélas sur sa niche utopique qui s'effondre en bouillie devant elle... Vision encore chapelinesque et performance technique gigantesque pour cette pluie battante qui transforme la scène en lac reflétant son image ! La séquence suivante s'enchaîne, Phia disparaît nous quitte pour une cantatrice conteuse japonaise qui va se faire bâtir par quatre esclaves en noir anonymes, des châteaux de cartes, des tours de Babel monumentaux A la démesure de l'évocation de la tour, de "la bite" en érection qui hante les fantasmes des architectes et de l'humanité! La construction à vue, sans filet de ses édifices inutiles est danger et risque permanent qui tient en haleine. Notre guerrière punk toujours sur le front de la lutte et de la désobéissance La maison mère qui s'écroule, autant que ce Parthénon qui s'érige font figure de mythe contemporain. Pour "un parlement des corps" une agora du politique, Phia Ménard est à l'endroit sur la place publique du théâtre pour signifier en XXL la petitesse ou la grandeur de nos actes. Un spectacle inoubliable, conte fantastique, science friction salutaire et vision dantesques à l'appui Du grand Art !

A l'Opéra Confluences

Autrice: Geneviève Charras

Source : <https://genevieve-charras.blogspot.com/2021/07/la-danse-au-festival-in-davignon-2021.html>



SERVICE DE PRESSE DU FESTIVAL

Responsables du service de presse
Valérie Samuel et **Arnaud Pain / OPUS 64**

Assistant stagiaire **Bartolomé Laisi**

A Paris

Tél. : + 33 (0)1 40 26 77 94

Email : presse@festival-avignon.com

A Avignon

Tél. : + 33 (0)4 90 27 66 50

Email : presse@festival-avignon.com

EQUIPE DU SERVICE DE PRESSE PENDANT LE FESTIVAL

BUREAU DE PRESSE

- Presse écrite / photographes
Arnaud Pain et **Simon Sohier**
- Presse audiovisuelle
Aurélie Mongour et **Christophe Hellouin**
- Assistant stagiaire
Sascha Sais
- Accréditations
Sandrine Nawrot et **Charlotte Brétéché**
- Assistante stagiaire
Io Paula de la Vega

POLE DIGITAL ET SALLE DE PRESSE

- Salle de presse et conférence de presse
Rémy Ebras
- Médias sociaux
Fanny Gauthier
- Revue de presse
Paul Fleury
- Assistante stagiaire
Coline Beyret